Rdc. Villoison A. 94 16

TURCARET,

COMÉDIE,

EN PROSE ET EN CINQ ACTES.

Par Mr. LE SAGE.

Alain Rene

LE PRIX EST DE 20. GRAINS.

BIBLIOTECA REAL MADRID

NAPLES
DE L'IMPRIMERIE DE JEAN GRAVIER.
MDCCLXXVII.

AVEC APPROBATION ET PRIVILEGE.

14888

ACTEURS.

LA BARONE, *jeune veuve, Coquette.*

M. TURCARET, *Traitant, amoureux de la Barone.*

LE CHEVALIER.)
) *Petits-Maîtres.*
LE MARQUIS)

Me. TURCARET, *femme de Mr. Turcaret.*

Me. JACOB, *Revendeuse à la Toilette, & sœur de Mr. Turcaret.*

MARINE)
) *Suivantes de la Barone.*
LISETTE)

FRONTIN, *Valet du Chevalier.*

FLAMAND, *Valet de Mr. Turcaret.*

M. RAFLE, *Usurier.*

M. FURET, *Fourbe.*

JASMIM, *petit Laquais de la Barone.*

La Scéne est à Paris chez la Barone.

TURCARET,
COMÉDIE,

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIÉRE.

LA BARONE, MARINE.

MARINE.

ENcore hier deux cens piſtoles.

LA BARONE.

Ceſſe de me reprocher.....

MARINE.

Non, Madame, je ne puis me taire, votre conduite eſt inſuportable.

LA BARONE.

Marine . . .

MARINE.

Vous mettez ma patience à bout.

Digitized by Google

LA BARONE.

Hé comment veux-tu donc que je faſſe, ſuis-je femme à théſauriſer?

MARINE.

Ce ſeroit trop exiger de vous; & cependant je vous vois dans la néceſſité de le faire.

LA BARONE.

Pourquoi?

MARINE.

Vous êtes veuve d'un Colonel étranger, qui a été tué en Flandre l'année paſſée. Vous aviez déja mangé le petit doüaire qu'il vous avoit laiſſé en partant, & il ne vous reſtoit plus que vos meubles, que vous auriez été obligée de vendre, ſi la fortune propice ne vous eût fait faire la précieuſe conquête de Monſieur Turcaret le Traitant. Cela n'eſt-il pas vrai, Madame?

LA BARONE.

Je ne dis pas le contraire.

MARINE.

Or ce Monſieur Turcaret, qui n'eſt pas un homme fort aimable: & qu'auſſi vous n'aimez guéres, quoique vous ayez deſſein de l'épouſer, comme il vous l'a promis, Monſieur Turcaret, dis-je, ne ſe preſſe pas de vous tenir parole, & vous attendez patiemment qu'il accompliſſe ſa promeſſe, parce qu'il vous fait tous les jours quelque préſent conſidérable, je n'ai rien à dire à cela. Mais ce que je ne puis ſouffrir, c'eſt que vous ſoyez coëffée d'un petit Chevalier joueur, qui va mettre à la réjoüiſſance les dépoüilles du Traitant. Hé que pré-

prétendez-vous faire de ce Chevalier ?

LA BARONE.

Le conſerver pour ami. N'eſt-il pas permis d'avoir des amis ?

MARINE.

Sans doute, & de certains amis dont on peut faire ſon pis aller. Celui-ci, par exemple, vous pourriez fort bien l'épouſer, en cas que Monſieur Turcaret vînt à vous manquer. Car il n'eſt pas de ces Chevaliers qui ſont conſacrés au célibat, & obligés de courir au ſecours de Malthe. C'eſt un Chevalier de Paris, il fait ſes caravanes dans les Lanſquenets.

LA BARONE.

Oh! je le crois un fort honnête homme.

MARINE.

J'en juge tout autrement. Avec ces airs paſſionnés, ſon ton radouci, ſa face minaudiere, je le crois un grand Comédien, & ce qui me confirme dans mon opinion, c'eſt que Frontin, ſon bon valet Frontin ne m'en a pas dit le moindre mal.

LA BARONE.

Le préjugé eſt admirable! & tu conclus de là..?

MARINE.

Que le maître & le valet ſont deux fourbes qui s'entendent pour vous duper; & vous vous laiſſez ſurprendre à leurs artifices, quoiqu'il y ait déja du tems que vous les connoiſſez. Il eſt vrai que depuis votre veuvage il a été le premier à vous offrir bruſquement ſa foi; & cette façon de ſincerité l'a tellement établi chez vous, qu'il diſpoſe de votre bourſe comme de la ſienne.

LA BARONE.

Il eſt vrai que j'ai été ſenſible aux premiers ſoins du Chevalier. J'aurois du, je l'avouë, l'éprouver avant que de lui découvrir mes ſentimens, & je conviendrai de bonne foi que tu as peut-être raiſon de me reprocher tout ce que je fais pour lui.

MARINE.

Aſſurément, & je ne ceſſerai point de vous tourmenter que vous ne l'ayez chaſſé de chez vous; car enfin, ſi cela continuë, ſçavez-vous ce qui en arrivera?

LA BARONE.

Hé! quoi?

MARINE.

Monſieur Turcaret ſçaura que vous voulez conſerver le Chevalier pour ami, & il ne croit pas lui qu'il ſoit permis d'avoir des amis; il ceſſera de vous faire des preſens, il ne vous épouſera point, & ſi vous êtes réduite à épouſer le Chevalier, ce ſera un fort mauvais mariage pour l'un & pour l'autre.

LA BARONE.

Tes réflexions ſont judicieuſes, Marine, je veux ſonger a en profiter.

MARINE.

Vous ferez bien, il faut prévoir l'avenir. Enviſagez dès à préſent un établiſſement ſolide, profitez des prodigalités de Monſieur Turcaret en attendant qu'il vous épouſe. S'il y manque, à la verité, on en parlera un peu dans le monde; mais vous aurez pour vous en dédommager de bons effets, de l'argent

gent comptant, des bijoux, de bons billets au porteur, des contrats de rente; & vous trouverez alors quelque Gentilhomme capricieux ou mal aisé, qui réhabilitera votre reputation par un bon mariage.

LA BARONE.

Je céde à tes raisons, Marine, je veux me détacher du Chevalier avec qui je sens bien que je me ruinerois à la fin.

MARINE.

Vous commencez à entendre raison. C'est là le bon parti. Il faut s'attacher à Mr. Turcaret pour l'épouser ou pour le ruiner. Vous tirerez du moins des débris de sa fortune de quoi vous mettre en équipage, de quoi soutenir dans le monde une figure brillante; & quoique l'on puisse dire, vous laisserez les caquets, vous fatiguerez la médisance, l'on s'accoutumera insensiblement à vous confondre avec les femmes de qualité.

LA BARONE.

Ma résolution est prise, je veux bannir de mon cœur le Chevalier. C'en est fait, je ne prends plus de part à sa fortune, je ne réparerai plus ses pertes, il ne recevra plus rien de moi.

MARINE.

Son valet vient, faites lui un accueil glacé. Commencez par la ce grand ouvrage que vous méditez.

LA BARONE.

Laisse-moi faire.

SCÉNE II.

LA BARONE, MARINE, FRONTIN.

FRONTIN.

JE viens de la part de mon maître & de la mienne, Madame, vous donner le bon jour.

LA BARONE *d'air froid.*

Je vous en ſuis obligée, Frontin.

FRONTIN.

Et Mademoiſelle Marine veut bien auſſi qu'on prenne la liberté de la ſaluer.

MARINE *d'un air bruſque.*

Bon jour & bon an.

FRONTIN *préſentant un billet à la Baronne.*

Ce billet que Monſieur le Chevalier vous écrit vous inſtruira Madame, de certaine avanture...

MARINE *bas à la Barone.*

Ne le recevez pas.

LA BARONE *prenant le billet.*

Cela n'engage à rien, Marine voyons, voyons ce qu'il mande.

MARINE.

Sotte curioſité!

LA BARONE *lit.*

Je viens de recevoir le portrait d'une Comteſſe, je vous l'envoye & vous le ſacrifie. Mais vous ne devez point me tenir compte de ce ſacrifice, ma chere Ba-

rone

Digitized by Google

rone. Je ſuis ſi occupé, ſi poſſedé de vos charmes, que je n'ai pas la liberté de vous être infidéle. Pardonnez, mon adorable, ſi je ne vous en dis pas davantage, j'ai l'eſprit dans un accablement mortel. J'ai perdu cette nuit tout mon argent, & Frontin vous dira le reſte. LE CHEVALIER.

MARINE.

Puiſqu'il a perdu tout ſon argent, je ne vois pas qu'il y ait du reſte à cela.

FRONTIN.

Pardonnez-moi! outre les deux cens piſtoles que Madame eut la bonté de lui prêter hier, & le peu d'argent qu'il avoit d'ailleurs, il a encore perdu mille écus ſur ſa parole: voilà-le reſte. Oh diable, il n'y a pas un mot d'inutile dans les billets de mon maître.

LA BARONE.

Où eſt le portrait?

FRONTIN *donnant le portrait.*

Le voici.

LA BARONE.

Il ne m'a point parlé de cette Comteſſe-là, Frontin.

FRONTIN.

C'eſt une conquête, Madame, que nous avons faite ſans y penſer. Nous rencontrâmes l'autre jour cette Comteſſe dans un lanſquenet.

MARINE.

Une Comteſſe de lanſquenet.

FRONTIN.

Elle agaça mon maître, il répondit pour rire à ſes minauderies. Elle qui aime le ſérieux, a pris la

la chose fort sérieusement. Elle nous a ce matin envoyé son portrait. Nous ne sçavons pas seulement son nom.

MARINE.

Je vais parier que cette Comtesse-là est quelque Dame Normande. Toute sa famille bourgeoise se cotise pour lui faire tenir à Paris une petite pension ; que les caprices du jeu augmentent ou diminuent.

FRONTIN.

C'est ce que nous ignorons.

MARINE.

Ho ! que non, vous ne l'ignorez pas. Peste, vous n'êtes pas gens à faire sottement des sacrifices. Vous en connoissez bien le prix.

FRONTIN.

Sçavez-vous bien, Madame, que cette derniere nuit a pensé être une nuit éternelle pour Monsieur le Chevalier. En arrivant au logis il se jette dans un fauteuil, il commence par se rappeller les plus malheureux coups du jeu, assaisonnant ses réflexions d'épitetes & d'apostrophes énergiques.

LA BARONE *regardant le portrait.*

Tu as vû cette Comtesse, Frontin ; n'est-elle pas plus belle que son portrait ?

FRONTIN.

Non, Madame, & ce n'est pas, comme vous voyez, une beauté reguliere ; mais elle est assez piquante ma foi elle est assez piquante. Or je voulus d'abord répresenter à mon maître que tous ces juremens étoient des paroles perdues ; mais considerant que cela soulage un joueur déséspéré, je le laissai s'egayer dans ses apostrophes. LA

LA BARONE *regardant toujours le portrait.*

Quel âge a-t-elle, Frontin?

FRONTIN.

C'eſt ce que je ne ſçai pas trop bien ; car elle a le teint ſi beau que je pourrois m'y tromper d'une bonne vingtaine d'années.

MARINE.

C'eſt-à-dire qu'elle a pour le moins cinquante ans.

FRONTIN.

Je le crois bien, car elle en paroit trente. Mon Maître donc après avoir bien réflechi, s'abandonne à la rage, il demande ſes piſtolets.

LA BARONE.

Ses piſtolets, Marine, ſes piſtolets!

MARINE.

Il ne ſe tuera point, Madame, il ne ſe tuera point.

FRONTIN.

Je les lui réfuſe, auſſi-tôt il tire bruſquement ſon épée.

LA BARONE.

Ah! il s'eſt bleſſé, Marine, aſſûrément.

MARINE.

Hé, non, non, Frontin l'en aura empêché.

FRONTIN.

Oui, je me jette ſur lui à corps perdu. Monſieur le Chevalier, lui dis-je, qu'allez vous faire? vous paſſez les bornes de lanſquenet. Si votre malheur vous fait haïr le jour, conſervez-vous du moins, vivez pour votre aimable Barone; elle vous a juſqu'ici tiré généreuſement de tous vos embarras : & ſoyez ſûr, (ai-je ajoûté ſeulement pour cal-

calmer sa fureur,) qu'elle ne vous laissera point dans celui-ci.

MARINE *bas.*

L'entend-il, le maraud ?

FRONTIN.

Il ne s'agit que de mille écus une fois ; Monsieur Turcaret a bon dos, il portera bien encore cette charge-là.

LA BARONE.

Hé bien, Frontin ?

FRONTIN.

Hé bien, Madame, à ces mots, admirez le pouvoir de l'espérance ! il s'est laissé désarmer comme un enfant, il s'est couché, & s'est endormi.

MARINE.

Le pauvre Chevalier.

FRONTIN.

Mais ce matin, à son reveil, il a senti renaître ses chagrins ; le portrait de la Comtesse ne les a point dissipés. Il m'a fait partir sur le champ pour venir ici, & il attend mon retour pour disposer de son sort. Que lui dirai-je, Madame ?

LA BARONE.

Tu lui diras, Frontin, qu'il peut toujours faire fond sur moi, & que n'étant point en argent comptant....

Elle veut tirer son diamant.

MARINE *la retenant.*

Hé, Madame, y songez-vous ?

LA BARONE *remettant son diamant.*

Tu lui diras, que je suis touchée de son infortune.

FRON-

FRONTIN.

Ah qu'il ſera fâché lui.... (*bas.*) Maugrebleu de la ſoubrette.

LA BARONE.

Dis-lui bien, Frontin, que je ſuis ſenſible à ſes peines.

MARINE.

Que je ſens vivement ſon affliction, Frontin.

FRONTIN.

C'en eſt donc fait, Madame, vous ne verrez plus Monſieur le Chevalier : la honte de ne pouvoir payer ſes dettes, va l'écarter de vous pour jamais; car rien n'eſt plus ſenſible pour un enfant de famille. Nous allons tout à l'heure prendre la poſte.

LA BARONE.

Prendre la Poſte, Marine.

MARINE.

Ils n'ont pas de quoi la payer.

FRONTIN.

Adieu, Madame.

LA BARONE *tirant ſon diamant.*

Attens, Frontin.

MARINE.

Non, non, va-t'en vite lui faire réponſe.

LA BARONE *donnant le diamant à Frontin.*

Oh je ne puis me réſoudre à l'abandonner : tiens, voilà un diamant de cinq cens piſtoles, que Monſieur Turcaret m'a donné ; va le mettre en gage, & tire ton maître de l'affreuſe ſituation où il ſe trouve.

FRON-

FRONTIN.

Je vais le rappeller à la vie; je lui rendrai compte, Marine, de l'excès de ton affliction. *Il sort.*

MARINE.

Ah que vous êtes tous deux bien enſemble, Meſſieurs les fripons!

SCÉNE III.

LA BARONE, MARINE.

LA BARONE.

TU vas te déchaîner contre moi, Marine, t'emporter....

MARINE.

Non, Madame, je ne m'en donnerai pas la peine, je vous aſſure. Hé que m'importe après tout que votre bien s'en aille comme il vient? Ce ſont vos affaires, Madame, ce ſont vos affaires.

LA BARONE.

Hélas! je ſuis plus à plaindre qu'à blâmer; ce que tu me vois faire n'eſt point l'effet d'une volonté libre, je ſuis entraînée par un penchant ſi tendre, que je ne puis y réſiſter.

MARINE.

Un penchant tendre! Ces foibleſſes vous conviennent-elles? Hé ſy, vous aimez comme une vieille bourgeoiſe.

LA

LA BARONE.

Que tu es injuſte, Marine ! puis-je ne pas ſçavoir gré au Chevalier du ſacrifice qu'il me fait?

MARINE.

Le plaiſant ſacrifice ! que vous êtes facile à tromper. Mort de ma vie, c'eſt quelque vieux portrait de famille ; que ſçait on ? de ſa grand-mere peut être.

LA BARONE.

Non, j'ai quelque idée de ce viſage-là, & une idée recente.

MARINE *prenant le portrait.*

Attendez.... ah juſtement, c'eſt ce coloſſe de Provinciale que nous vîmes au bal il y a trois jours, qui ſe fit tant prier pour ôter ſon maſque, & que perſonne ne connut quand elle fut démaſquée.

LA BARONE.

Tu as raiſon, Marine ; cette Comteſſe-là n'eſt pas mal faite.

MARINE *rendant le portrait à la Barone.*

A peu près comme Monſieur Turcaret. Mais ſi la Comteſſe étoit femme d'affaires, on ne vous la ſacrifieroit pas, ſur ma parole.

LA BARONE.

Tais-toi, Marine, j'apperçois le Laquais de Monſieur Turcaret.

MARINE.

Oh pour celui-ci paſſe. Il ne nous apporte que de bonnes nouvelles. Il tient quelque choſe, c'eſt ſans doute un nouveau preſent, que ſon maître vous fait.

SCE-

SCÉNE IV.

LA BARONE, MARINE, FLAMAND.

FLAMAND *présentant un petit coffre à la Barone.*

Monsieur Turcaret, Madame, vous prie d'agréer ce petit présent; serviteur, Marine.

MARINE.

Tu sois le bien venu, Flamand, j'aime mieux te voir que ce vilain Frontin.

LA BARONE, *montrant le coffre à Marine.*

Considere, Marine, admire le travail de ce petit coffre; as-tu rien vu de plus délicat?

MARINE.

Ouvrez, ouvrez, je reserve mon admiration pour le dedans; le cœur me dit que nous en serons plus charmées que du dehors.

LA BARONE, *l'ouvre.*

Que vois-je? un billet au porteur! l'affaire est sérieuse.

MARINE.

De combien, Madame?

LA BARONE.

De dix mille écus.

MARINE.

Bon, voilà la faute du diamant reparée.

LA BARONE.

Je vois un autre billet.

Mar

MARINE.

Encore au porteur ?

LA BARONE.

Non, ce ſont des vers, que Monſieur Turcaret m'adreſſe.

MARINE.

Des vers de Monſieur Turcaret !

LA BARONE *liſant*.

A Philis..., quatrain... Je ſuis la Philis, & il me prie en vers de recevoir ſon billet en proſe.

MARINE.

Je ſuis fort curieuſe d'entendre des vers d'un auteur qui envoye de ſi bonne proſe.

LA BARONE.

Les voici, écoute... *Elle lit.*

Recevez ce billet, charmante Philis,
Et ſoyez aſſurée que mon ame
Conſervera toujours une éternelle flâme;
Comme eſt certain que trois & trois ſont ſix.

MARINE.

Que cela eſt finement penſé.

LA BARONE.

Et noblement exprimé. Les autres peignent dans leurs ouvrages.... Allez; portez ce coffre dans mon cabinet, Marine. * Il faut que je te donne quelque choſe à toi, Flamand; je veux que tu boives à ma ſanté.

FLAMAND.

Je n'y manquerai pas, Madame, & du bon encore.

LA BARONE.

Je t'y convie.

FLAMAND.

Quand j'étois chez ce Conseiller que j'ai servi ci-devant, je m'accommodois de tout ; mais depuis que je suis chez Monsieur Turcaret, je suis devenu délicat, oüi.

LA BARONE.

Rien n'est tel que la maison d'un homme d'affaires, pour perfectionner le goût.

Marine revient.

FLAMAND.

Le voici, Madame le voici.

SCÉNE V.

LA BARONE, M. TURCARET, MARINE.

LA BARONE.

JE suis ravie de vous voir Monsieur Turcaret, pour vous faire des complimens sur les vers que vous m'avez envoyés.

M. TURCARET *riant.*

Oh, oh!

LA BARONE.

Sçavez-vous bien qu'ils sont du dernier galand? Jamais les Voitures, ni les Pavillons n'en ont fait de pareils.

M. TURCARET.

Vous plaisantez apparemment?

LA BARONE.

Point du tout,

M. TURCARET.

Sérieusement, Madame, les trouvez-vous bien tournés?

LA BARONE.

Le plus ſpirituellement du monde.

M. TURCARET.

Ce ſont pourtant les premiers vers que j'aye fait de ma vie.

LA BARONE.

On ne le diroit pas.

M. TURCARET.

Je n'ai pas voulu emprunter le ſecours de quelque Auteur, comme cela ſe pratique.

LA BARONE.

On le voit bien: Les Auteurs de profeſſion ne penſent, & ne s'expriment pas ainſi: on ne ſçauroit les ſoupçonner de les avoir faits.

M. TURCARET.

J'ai voulu voir par curioſité ſi je ſerois capable d'en compoſer, & l'amour m'a ouvert l'eſprit.

LA BARONE.

Vous êtes capable de tout, Monſieur, il n'y a rien d'impoſſible pour vous.

MARINE.

Votre proſe, Monſieur, mérite auſſi des complimens: elle vaut bien votre poëſie au moins.

M. TURCARET.

Il eſt vrai que ma proſe a ſon mérite, elle eſt ſignée, & approuvée par quatre Fermiers généraux.

MARINE.

Cette approbation vaut mieux, que celle de l'Académie.

LA BARONE.

Pour moi je n'approuve point votre prose, Monsieur, & il me prend envie de vous quereller.

M. TURCARET.

D'ou vient?

LA BARONE.

Avez vous perdu la raison de m'envoyer un billet au porteur? vous faites tous les jours quelque folie comme cela.

M. TURCARET.

Vous vous moquez.

LA BARONE.

Comment! dix mille écus! ah si j'avois sçu cela, je vous l'aurois renvoyé sur le champ.

M. TURCARET.

Fi donc.

LA BARONE.

Mais je vous les renverrai.

M. TURCARET.

Oh vous l'avez reçu, vous ne le rendrez point.

MARINE *bas*.

Oh pour cela, non.

LA BARONE.

Je suis plus offensée du motif que de la chose même.

M. TURCARET.

Hé pourquoi.

LA BARONE.

En m'accablant tous les jours de préſens, il ſemble que vous ayez beſoin de ce lien-là pour m'attacher à vous.

M. TURCARET.

Quelle penſée ! non, Madame, ce n'eſt point dans cette vûë que....

LA BARONE.

Mais vous vous trompez, Monſieur, je ne vous en aime pas davantage pour cela.

M. TURCARET.

Quelle eſt franche ! quelle eſt ſincere !

LA BARONE.

Je ne ſuis ſenſible qu'à vos empreſſemens, qu'à vos ſoins....

M. TURCARET.

Quel bon cœur !

LA BARONE.

Qu'au ſeul plaiſir de vous voir.

M. TURCARET.

Elle me charme.... Adieu, charmante Philis.

LA BARONE.

Quoi, vous ſortez ſi-tôt ?

M. TURCARET.

Oüi, ma Reine, je ne viens ici que pour vous ſaluer en paſſant. Je vais à une de nos aſſemblées, pour m'oppoſer à la reception d'un pied-plat, d'un homme de rien, qu'on veut faire entrer dans notre Compagnie. Je reviendrai dès que je pourrai m'échaper. *Il lui baiſe la main.*

LA BARONE.

Fussiez-vous déja de retour !

MARINE *faisant la reverence à M. Turcaret.*

Adieu, Monsieur, je suis votre très humble servante.

M. TURCARET.

A propos, Marine, il me semble qu'il y a longtems que je ne t'ai rien donné.... *Il lui donne une poignée d'argent....* Tien, je te donne sans compter, moi.

MARINE.

Et moi je reçois de même. Monsieur. Oh, nous sommes tous deux des gens de bonne foi !

SCÉNE VI.

LA BARONE, MARINE.

LA BARONE.

Il s'en va fort satisfait de nous, Marine.

MARINE.

Et nous demeurons fort contentes de lui, Madame. L'excellent sujet ; il a de l'argent, il est prodigue & crédule, c'est un homme fait pour les coquettes.

LA BARONE.

J'en fais assez ce que je veux, comme tu vois.

MA-

MARINE.

Oüi ; mais par malheur je vois arriver ici des gens qui vengent bien M. Turcaret.

SCÉNE VII.

LA BARONE, MARINE, LE CHEVALIER, FRONTIN.

LE CHEVALIER.

JE viens, Madame, vous témoigner ma reconnoissance ; sans vous, j'aurois violé la foi des joueurs: ma parole perdoit tout son crédit, & je tombois dans le mépris des honnêtes gens.

LA BARONE.

Je suis bien-aise, Chevalier de vous avoir fait ce plaisir.

LE CHEVALIER.

Ah qu'il est doux de voir sauver son honneur par l'objet même de son amour !

MARINE *bas*.

Qu'il est tendre & passionné ! Le moyen de lui refuser quelque chose !

LE CHEVALIER.

Bon jour, Marine. Madame, j'ai aussi quelques graces à lui rendre ; Frontin m'a dit qu'elle s'est intéressée à ma douleur.

MARINE.

Eh oüi, merci de ma vie, je m'y suis intéressée ;

sée; elle nous coûte assez pour cela.

LA BARONE *à Marine.*

Taisez-vous, Marine, vous avez des vivacités qui ne me plaisent pas.

LE CHEVALIER.

Hé, Madame, laissez-la parler; j'aime les gens francs & sinceres.

MARINE.

Et moi je hais tous ceux qui ne le sont pas...

LE CHEVALIER.

Elle est toute spirituelle dans ses mauvaises humeurs, elle a des reparties brillantes qui m'enlevent. Marine, au moins j'ai pour vous ce qui s'appelle une véritable amitié; & je veux vous en donner des marques .... *Il fait semblant de fouiller dans ses poches...* Frontin, la premiere fois que je gagnerai fais-m'en ressouvenir.

FRONTIN.

C'est de l'argent comptant.

MARINE.

J'ai bien affaire de son argent; hé qu'il ne vienne pas ici piller le nôtre!

LA BARONE.

Prenez garde à ce que vous dites, Marine.

MARINE.

C'est voler au coin d'un bois.

LA BARONE.

Vous perdez le respect.

LE CHEVALIER.

Ne prenez point la chose sérieusement.

MARINE.

Je ne puis me contraindre, Madame; je ne puis voir

voir tranquillement, que vous soyez la dupe de Monsieur, & que Monsieur Turcaret soit la vôtre.

LA BARONE.

Marine....

MARINE.

Hé fi, fi, Madame, c'est se mocquer de recevoir d'une main, pour dissiper de l'autre. La belle conduite! nous en aurons toute la honte, & Monsieur le Chevalier tout le profit.

LA BARONE.

Oh, pour cela vous êtes trop insolente; je n'y puis plus tenir.

MARINE.

Ni moi non plus.

LA BARONE.

Je vous chasserai.

MARINE.

Vous n'aurez pas cette peine là, Madame, je me donne mon congé moi-même; je ne veux pas que l'on dise dans le monde que je suis infructueusement complice de la ruine d'un Financier.

LA BARONE.

Retirez-vous, impudente, ne paroissez jamais devant moi, que pour me rendre vos comptes.

MARINE.

Je les rendrai à Monsieur Turcaret, Madame; & s'il est assez sage pour m'en croire, vous compterez aussi tous deux ensemble. *Elle sort.*

SCE

SCÉNE VIII.

LA BARONE, LE CHEVALIER, FRONTIN.

LE CHEVALIER.

VOilà, je l'avoue, une créature bien impertinente: vous avez eu raiſon de la chaſſer.

FRONTIN.

Oüi, Madame, vous avez eu raiſon: Comment donc? mais c'eſt une eſpece de mere que cette ſervante-là.

LA BARONE.

C'eſt un pédant éternel que j'avois aux oreilles.

FRONTIN.

Elle ſe mêloit de vous donner des conſeils; elle vous auroit gâtée à la fin.

LA BARONE.

Je n'avois que trop d'envie de m'en défaire; mais je ſuis femme d'habitude, & je n'aime point les nouveaux viſages.

LE CHEVALIER.

Il ſeroit pourtant fâcheux, que dans le premier mouvement de ſa colere elle allât donner à Monſieur Turcaret des impreſſions, qui ne conviendroient ni à vous, ni à moi.

FRONTIN.

Oh diable, elle n'y manquera pas, les ſoubrettes ſont comme les bigotes, elles font des actions charitables pour ſe venger.

LA

LA BARONE.

De quoi s'inquiéter? je ne la crains point. J'ai de l'esprit, & Monsieur Turcaret n'en a gueres: je ne l'aime point, & il est amoureux: je sçaurai me faire auprès de lui un mérite de l'avoir chassée.

FRONTIN.

Fort bien, Madame, il faut tout mettre à profit.

LA BARONE.

Mais je songe que ce n'est pas assez de nous être débarassés de Marine, il faut encore exécuter une idée qui me vient dans l'esprit.

LE CHEVALIER.

Quelle idée, Madame?

LA BARONE.

Ce laquais de Monsieur Turcaret est un sot, un benêt, dont on ne peut tirer le moindre service, & je voudrois mettre à sa place quelque habile homme, quelques-uns de ces génies supérieurs, qui sont faits pour gouverner les esprits médiocres, & les tenir toûjours dans la situation dont on a besoin.

FRONTIN.

Quelqu'un de ces génies supérieurs! je vous vois venir, Madame, cela me regarde.

LE CHEVALIER.

Mais en effet, Frontin ne nous sera pas inutile auprès de notre Traitant.

LA BARONE.

Je veux l'y placer.

LE CHEVALIER.

Il nous en rendra bon compte, n'est-ce pas?

FRONTIN.

Je suis jaloux de l'invention, on ne pouvoit rien imaginer de mieux: par ma foi, Monsieur Turcaret,

Digitized by Google

ret, je vous ferai bien voir du pays, sur ma parole.

LA BARONE.

Il m'a fait présent d'un billet au porteur de dix mille écus : je veux changer cet effet-là de nature; il en faut faire de l'argent : je ne connois personne pour cela ; Chevalier, chargez-vous de ce soin; je vais vous remettre le billet ; retirez ma bague, je suis bien-aise de l'avoir, & vous me tiendrez compte du surplus.

FRONTIN.

Cela est trop juste, Madame, & vous n'avez rien à craindre de notre probité.

LE CHEVALIER.

Je ne perdrai point de temps, Madame, & vous aurez cet argent incessamment.

LA BARONE.

Attendez un moment, je vais vous donner le billet.

SCÉNE IX.

LE CHEVALIER, FRONTIN.

FRONTIN.

UN billet de dix mille écus! la bonne aubaine, & la bonne femme : il faut être aussi heureux que vous l'êtes, pour en rencontrer de pareilles : sçavez-vous que je la trouve un peu trop crédule pour une coquette?

LE

LE CHEVALIER.

Tu as raiſon.

FRONTIN.

Ce n'eſt pas mal payer le ſacrifice de notre vieille folle de Comteſſe, qui n'a pas le ſol.

LE CHEVALIER.

Il eſt vrai.

FRONTIN.

Madame la Barone eſt perſuadée, que vous avez perdu mille écus ſur votre parole, & que ſon diamant eſt en gage; le lui rendrez-vous, Monſieur, avec le reſte du billet?

LE CHEVALIER.

Si je le lui rendrai!

FRONTIN.

Quoi, tout entier, ſans quelque nouvel article de dépenſe?

LE CHEVALIER.

Aſſurément, je me garderai bien d'y manquer:

FRONTIN.

Vous avez des momens d'équité; je ne m'y attendois pas.

LE CHEVALIER.

Je ſerois un grand malheureux de m'expoſer à rompre avec elle à ſi bon marché.

FRONTIN.

Ah! je vous demande pardon: j'ai fait un jugement téméraire, je croyois que vous vouliez faire les choſes à demi.

LE CHEVALIER.

Oh non, ſi jamais je me brouille, ce ne ſera qu'après

qu'après la ruine totale de Monsieur Turcaret.

FRONTIN.

Qu'après sa destruction, là! son anéantissement.

LE CHEVALIER.

Je ne rends des soins à la coquette que pour l'aider à ruiner le Traitant.

FRONTIN.

Fort bien : à ces sentimens généreux je reconnois mon maître.

LE CHEVALIER.

Paix, Frontin, voici la Barone.

SCÉNE X.

LE CHEVALIER, LA BARONE, FRONTIN.

LA BARONE.

ALlez, Chevalier, allez sans tarder davantage négocier ce billet, & me rendez ma bague le plûtôt que vous pourrez.

LE CHEVALIER.

Frontin, Madame, va vous la raporter incessamment : mais avant que je vous quitte, souffrez que charmé de vos manieres généreuses, je vous fasse connoître....

LA BARONE.

Non, je vous le défens, ne parlons point de cela.

LE CHEVALIER.

Quelle contrainte pour un cœur aussi reconnoissant que le mien! LA

LA BARONE *s'en allant.*

Sans adieu, Chevalier, je crois que nous nous reverrons tantôt.

LE CHEVALIER *s'en allant.*

Pourrois-je m'éloigner de vous ſans une ſi douce eſperance ?

SCÉNE XI.

FRONTIN *ſeul.*

J'Admire le train de la vie humaine ; nous plumons une coquette, la coquette mange un homme d'affaires, l'homme d'affaires en pille d'autres : cela fait un ricochet de fourberies le plus plaiſant du monde.

Fin du premier Acte.

ACTE

ACTE II.

SCÉNE PREMIERE.

LA BARONE, FRONTIN.

FRONTIN *lui donnant le diamant.*

JE n'ai pas perdu de temps, comme vous voyez, Madame, voilà votre diamant; l'homme qui l'avoit en gage me l'a remis entre les mains, dès qu'il a vû briller le billet au porteur, qu'il veut escompter moyennant un très-honnête profit. Mon maître, que j'ai laissé avec lui, va venir vous en rendre compte.

LA BARONE.

Je suis enfin débarassée de Marine: elle a sérieusement pris son parti; j'appréhendois que ce ne fût qu'une feinte; elle est sortie: ainsi, Frontin, j'ai besoin d'une femme de chambre; je te charge de m'en chercher une autre.

FRONTIN.

J'ai votre affaire en main; c'est une jeune personne, douce, complaisante, comme il vous la faut: elle verroit tout aller sans dessus dessous dans votre maison sans dire une syllabe.

LA

LA BARONE.

J'aime ces caracteres-là : tu la connois particulierement?

FRONTIN.

Très-particulierement ; nous sommes même un peu parens.

LA BARONE.

C'eſt-à-dire, que l'on peut s'y fier.

FRONTIN.

Comme à moi-même ; elle eſt ſous ma tutelle : j'ai l'adminiſtration de ſes gages, & de ſes profits, & j'ai ſoin de lui fournir tous ſes petits beſoins.

LA BARONE.

Elle ſert ſans doute actuellement?

FRONTIN.

Non, elle eſt ſortie de condition depuis quelques jours.

LA BARONE.

Hé pour quel ſujet?

FRONTIN.

Elle ſervoit des perſonnes, qui menent une vie retirée, qui ne reçoivent que des viſites ſérieuſes, un mari, & une femme qui s'aiment, des gens extraordinaires : enfin c'eſt une maiſon triſte, ma pupille s'y eſt ennuyée.

LA BARONE.

Où eſt-elle donc à l'heure qu'il eſt!

FRONTIN.

Elle eſt logée chez une vieille prude de ma connoiſſance, qui par charité retire des femmes de chambre hors de condition, pour ſçavoir ce qui ſe paſſe dans les familles.

LA BARONE.

Je la voudrois avoir dès aujourd'hui, je ne puis me paſſer de fille.

FRONTIN.

Je vais vous l'envoyer, Madame, ou vous l'amener moi-même; vous en ſerez contente: je ne vous ai pas dit toutes ſes bonnes qualités, elle chante, & joue à ravir de toutes ſortes d'inſtrumens.

LA BARONE.

Mais, Frontin, vous me parlez-là d'un fort joli ſujet.

FRONTIN.

Je vous en réponds: auſſi je la deſtine pour l'Opera: mais je veux auparavant qu'elle ſe faſſe dans le monde; car il n'en faut là que de toutes faites.

Il s'en va.

LA BARONE.

Je l'attends avec impatience.

SCENE II.

LA BARONE.

CEtte fille là me ſera d'un grand agrément; elle me divertira par ſes chanſons, au lieu que l'autre ne faiſoit que me chagriner par ſa morale; mais je vois Monſieur Turcaret: Ah, qu'il paroît agité. Marine l'aura été trouver.

SCE-

SCÉNE III.

LA BARONE, M. TURCARET.

M. TURCARET *essouffle.*

OUf ! je ne sçai par où commencer, perfide.

LA BARONE.

Elle lui a parlé.

M. TURCARET.

J'ai appris de vos nouvelles, déloyale, j'ai appris de vos nouvelles : on vient de me rendre compte de vos perfidies, de votre dérangement.

LA BARONE.

Le début est agréable, & vous employez de fort jolis termes, Monsieur.

M. TURCARET.

Laissez-moi parler ; je veux vous dire vos vérités, Marine me les a dites. Ce beau Chevalier qui vient ici à toute heure, & qui ne m'étoit pas suspect sans raison, n'est pas votre cousin, comme vous me l'avez fait accroire : vous avez des vûës pour l'épouser ; & pour me planter là, moi, quand j'aurai fait votre fortune.

LA BARONE.

Moi, Monsieur, j'aimerois le Chevalier.

M. TURCARET.

Marine me l'a assuré, & qu'il ne faisoit figure dans le monde, qu'aux dépens de votre bourse &

de la mienne, & que vous lui sacrifiez tous les présens que je vous fais.

LA BARONE.

Marine est une jolie personne: ne vous a-t'elle dit que cela, Monsieur?

M. TURCARET.

Ne me répondez point, felone, j'ai de quoi vous confondre, ne me répondez point: parlez, qu'est devenu, par exemple, ce gros brillant que je vous donnai l'autre jour? montrez-le-tout à l'heure, montrez-le moi.

LA BARONE.

Puisque vous le prenez sur ce ton-là. Monsieur, je ne veux pas vous le montrer.

M. TURCARET.

Hé sur quel ton, morbleu prétendez-vous que je le prenne? Oh vous n'en ferez pas quitte pour des reproches! Ne croyez pas que je sois assez sot pour rompre avec vous sans bruit, pour me retirer sans éclat, je veux laisser ici des marques de mon ressentiment. Je suis honnête homme, j'ai n'ai que des vûes légitimes; je ne crains pas le scandale, moi: ah vous n'avez point à faire à un Abbé, je vous en avertis. *Il entre dans la chambre de la Barone.*

LA BARONE.

Non, j'ai affaire à un extravagant, un possedé. Oh bien faites, Monsieur, faites tout ce qu'il vous plaira, je ne m'y opposerai point; je vous assure... Mais.... qu'entens-je... Ciel, quel désordre! .... il est effectivement devenu fou. Monsieur Turcaret, Monsieur Turcaret, je vous ferai bien expier vos emportemens.

M. TUR-

M. TURCARET, *revenant.*

Me voilà à demi ſoulaud ; j'ai déja caſſé la grande glace & ſes plus belles porcelaines ....

LA BARONE.

Achevez, Monſieur, que ne continuez-vous ?

M. TURCARET.

Je continuerai quand il me plaira, Madame: je vous apprendrai à vous jouer à un homme comme moi ; allons, ce billet au porteur, que je vous ai tantôt envoyé, qu'on me le rende.

LA BARONE.

Que je vous le rende ! & ſi je l'ai auſſi donné au Chevalier ?

M. TURCARET.

Ah ſi je le croyois !

LA BARONE.

Que vous êtes fou ! en verité vous me faites pitié.

M. TURCARET.

Comment donc ? au lieu de ſe jetter à genoux & de me demander grace, encore dit-elle que j'ai tort, encore que j'ai tort.

LA BARONE.

Sans doute.

M. TURCARET.

Ah vraiment je voudrois bien par plaiſir que vous entrepriſſiez de me perſuader cela.

LA BARONE.

Je le ferois, ſi vous étiez en état d'entendre raiſon.

M. TURCARET.

Eh, que me pourriez vous dire, traîtreſſe?

LA BARONE.

Je ne vous dirai rien. Ah quelle fureur!

M. TURCARET.

He bien parlez, Madame, parlez, je ſuis de ſang froid.

LA BARONE.

Ecoutez-moi donc. Toutes les extravagances que vous venez de faire ſont fondées ſur un faux rapport que Marine . . .

M. TURCARET.

Un faux rapport; ventrebleu ce n'eſt point ...

LA BARONE.

Ne jurez pas, Monſieur, ne m'interrompez pas; ſongez que vous êtes de ſang froid.

M. TURCARET.

Je me tais: il faut que je me contraigne.

LA BARONE.

Sçavez-vous bien pourquoi je viens de chaſſer Marine?

M. TURCARET.

Oui, pour avoir pris trop chaudement mes intérêts.

LA BARONE.

Tout au contraire, c'eſt à cauſe qu'elle me reprochoit ſans ceſſe l'inclination que j'avois pour vous. Eſt il rien de ſi ridicule, me diſoit-elle à tous momens, que de voir la veuve d'un Colonel ſonger a un Monſieur Turcaret, un homme ſans naiſſance, ſans eſprit, de mine baſſe...

M. TUR-

Digitized by Google

M. TURCARET.

Paſſons, s'il vous plaît, ſur les qualités, cette Marine-là eſt une impudente.

LA BARONE.

Pendant que vous pouvez choiſir un époux entre vingt perſonnes de la premiere qualité, lorſque vous refuſez votre aveu même aux preſſantes inſtances de toute la famille d'un Marquis dont vous êtes adorée, & que vous avez la foibleſſe de ſacrifier à ce Monſieur Turcaret.

M. TURCARET.

Cela n'eſt pas poſſible.

LA BARONE.

Je ne prétens pas m'en faire un merite, Monſieur. Ce Marquis eſt un jeune homme, fort agréable dans ſa perſonne, mais dont les mœurs & la conduite ne me conviennent point. Il vient ici quelque fois avec mon couſin le Chevalier, ſon ami. J'ai découvert qu'il avoit gagné Marine, & c'eſt pour cela que je l'ai congediée. Elle a été vous débiter mille impoſtures pour ſe venger, & vous êtes aſſez credule pour y ajouter foi! Ne deviez-vous pas dans le moment faire reflexion que c'étoit une ſervante paſſionnée qui vous parloit; & que ſi j'avois eu quelque choſe a me reprocher, je n'aurois point été aſſez imprudente pour chaſſer une fille dont j'avois à craindre l'indiſcretion? Cet-

te penſée, dites-moi ne ſe preſente-t-elle pas naturellement à l'eſprit?

M. TURCARET.

J'en demeure d'accord; mais...

LA BARONE.

Mais vous avez tort: elle vous a donc dit entr' autres choſes que je n'avois plus ce gros brillant, qu'en badinant vous me mites l'autre jour au doigt, & que vous me forçâtes d'accepter?

M. TURCARET.

Oh oui, elle m'a juré que vous l'avez donné au Chevalier, qui eſt, dit-elle, votre parent comme Jean de Vert.

LA BARONE.

Et ſi je vous montrois tout à l'heure ce même diamant, que diriez-vous?

M. TURCARET.

Oh je dirois en ce cas là que... mais cela ne ſe peut pas.

LA BARONE.

Le voilà, Monſieur, le reconnoiſſez-vous? Voyez le fonds que l'on doit faire ſur le rapport de certains valets.

M. TURCARET.

Ah que cette Marine-là eſt une grande ſcelerate: je reconnois ſa fripponerie & mon injuſtice; pardonnez-moi, Madame, d'avoir ſoupçonné votre bonne foi.

LA BARONE.

Non, vos fureurs ne ſont point excuſables: allez, vous êtes indigne de pardon.

M. TUR-

M. TURCARET.

Je l'avoue.

LA BARONE.

Falloit-il vous laiſſer ſi facilement prévenir contre une femme qui vous aime avec trop de tendreſſe ?

M. TURCARET.

Hélas, non, que je ſuis malheureux !

LA BARONE.

Convenez que vous êtes un homme bien foible.

M. TURCARET.

Oui, Madame.

LA BARONE:

Une franche dupe.

M. TURCARET.

J'en conviens: ah, Marine, coquine de Marine! vous ne ſçauriez vous imaginer tous les menſonges que cette pendarde là m'eſt venu conter: elle m'a dit que vous & Monſieur le Chevalier, vous me regardiez comme votre vache à lait, & que ſi aujourd'hui pour demain je vous avois tout donné, vous me feriez fermer votre porte au nez.

LA BARONE.

La malheureuſe !

M. TURCARET.

Elle me l'a dit c'eſt fait conſtant; je n'invente rien, moi.

LA BARONE.

Et vous avez eu la foibleſſe de la croire un ſeul moment ?

M. TURCARET.

Oui, Madame, j'ai donné là-dedans comme un franc

franc sot : ou diable avois je l'esprit?

LA BARONE.

Vous repentez vous de votre crédulité ?

M. TURCARET.

Si je m'en repens ! je vous demande mille pardons de ma colere.

LA BARONE.

On vous la pardonne: levez-vous Monsieur, vous auriez moins de jalousie, si vous aviez moins d'amour; & l'excès de l'un, fait oublier la violence de l'autre.

M. TURCARET.

Quelle bonté ! il faut avouer que je suis un grand brutal.

LA BARONE.

Mais serieusement, Monsieur, croyez-vous qu'un cœur puisse balancer un instant entre vous & le Chevalier?

M. TURCARET.

Non, Madame, je ne le crois pas ; mais je le crains.

LA BARONE.

Que faut-il faire pour dissiper vos craintes?

M. TURCARET.

Eloigner d'ici cet homme-là : consentez-y, Madame, j'en sçai les moyens.

LA BARONE.

Hé quels sont-ils?

M. TURCARET.

Je lui donnerai une direction en province.

LA BARONE.

Une direction!

M. TURCARET,

C'est ma maniere d'écarter les incommodes : ah com-

combien de cousins; d'oncles, & de maris que j'ai faits directeurs en ma vie! j'en ai envoyé jusqu'en Canada.

LA BARONE.

Mais vous ne songez pas que mon cousin le Chevalier est homme de condition, & que ces sortes d'emplois ne lui conviennent pas: allez, sans vous mettre en peine de l'éloigner de Paris, je vous jure que c'est l'homme du monde qui doit vous causer le moins d'inquiétude.

M. TURCARET.

Ouf! j'étouffe d'amour & de joie; vous me dites cela d'une maniere si naïve, que vous me le persuadez: adieu mon adorable, mon tout, ma Déesse: allez, allez, je vais bien reparer la sottise que je viens de faire votre grande glace n'étoit pas tout-à-fait nette au moins, & je trouvois vos porcelaines assez communes.

LA BARONE.

Il est vrai.

M. TURCARET.

Je vais vous en chercher d'autres.

LA BARONE.

Voilà ce que vous coûtent vos folies.

M. TURCARET.

Bagatelle: tout ce que j'ai cassé ne vaut pas plus de trois cens pistoles:

Il veut s'en aller, la Barone l'arrête.

LA BARONE.

Attendez, Monsieur, il faut que je vous fasse une priere auparavant.

M. TUR-

M. TURCARET.

Une priere : Oh donnez vos ordres.

LA BARONE.

Faites avoir une commiſſion pour l'amour de moi à ce pauvre Flamand, votre laquais ; c'eſt un garçon pour qui j'ai pris de l'amitié.

M. TURCARET.

Je l'aurois déja pouſſé, ſi je lui avois trouvé quelque diſpoſition : mais il a l'eſprit trop bonace; cela ne vaut rien pour les affaires.

LA BARONE.

Donnez-lui un emploi qui ne ſoit pas difficile à exercer.

M. TURCARET.

Il en aura un dès aujourd'hui ; cela vaut fait.

LA BARONE.

Ce n'eſt pas tout ; je vais mettre auprès de vous Frontin, le laquais de mon couſin le Chevalier, c'eſt auſſi un très bon enfant.

M. TURCARET.

Je le prens, Madame, & vous promets de le faire commis au premier jour.

SCÉ-

SCÉNE IV.

LA BARONE, M. TURCARET, FRONTIN.

FRONTIN.

MAdame, vous allez bientôt avoir la fille dont je vous ai parlé,

LA BARONE.

Monsieur, voilà le garçon que je veux vous donner.

M. TURCARET.

Il paroît un peu innocent.

LA BARONE.

Que vous vous connoissez bien en phisionomie?

M. TURCARET.

J'ai le coup d'œil infaillible. Approche, mon ami; dis-moi un peu, as-tu déja quelques principes?

FRONTIN.

Qu'appellez-vous des principes?

M. TURCARET.

Des principes de commis, c'est à dire, si tu sçais comment on peut empêcher les fraudes, ou les favoriser.

FRONTIN.

Pas encore, Monsieur: mais je sens que j'apprendrai cela fort facilement.

M. TURCARET.

Tu sçais du moins l'arithmétique, tu sçais faire des comptes à parties simples?

FRON-

FRONTIN.

Oh oui, Monsieur, je sçai même faire des parties doubles; j'écris aussi de deux écritures, tantôt de l'une, & tantôt de l'autre.

M. TURCARET.

De la ronde, n'est-ce pas?

FRONTIN.

De la ronde, de l'oblique.

M. TURCARET.

Comment de l'oblique?

FRONTIN.

Hé oui, d'une écriture que vous connoissez; là, d'une certaine écriture qui n'est pas legitime.

M. TURCARET.

Il veut dire de la bâtarde.

FRONTIN.

Justement; c'est ce mot-là que je cherchois.

M. TURCARET.

Quelle ingenuité! ce garçon là, Madame, est bien niais.

LA BARONE.

Il se déniaisera dans vos bureaux.

M. TURCARET.

Ho qu'oui, Madame, ho qu'oui; d'ailleurs un bel esprit n'est pas nécessaire pour faire son chemin. Hors moi & deux ou trois autres, il n'y a parmi nous que des génies assez communs: il suffit d'un certain usage, d'une routine que l'on ne manque gueres d'attraper. Nous voyons tant de gens, nous nous étudions à prendre ce que le monde a de meilleur; voilà toute notre science.

LA

LA BARONE.

Ce n'eſt pas la plus inutile de toutes.

M. TURCARET.

Oh ça, mon ami, tu es à moi, & tes gages courent dès ce moment.

FRONTIN.

Je vous regarde donc, Monſieur, comme mon nouveau maître: mais en qualité d'ancien laquais de Monſieur le Chevalier, il faut que je m'acquite d'une commiſſion dont il m'a chargé; il vous donne & à Madame ſa couſine à ſouper ici ce ſoir.

M. TURCARET.

Très volontiers.

FRONTIN.

Je vais ordonner chez Fite toutes ſortes de ragouts, avec ving-quatre bouteilles de vin de Champagne; & pour égayer le repas vous aurez des voix & des inſtrumens.

LA BARONE.

De la muſique, Frontin?

FRONTIN.

Oui, Madame; à telles enſeignes que j'ai ordre de commander cent bouteilles de vin de Surêne pour abreuver la ſymphonie.

LA BARONE.

Cent bouteilles!

FRONTIN.

Ce n'eſt pas trop, Madame; il y aura huit Concertans, quatre Italiens de Paris, trois Chanteuſes & deux gros Chantres.

M. TUR-

M. TURCARET.

Il a ma foi raiſon, ce n'eſt pas trop. Ce repas ſera fort joli.

FRONTIN.

Oh diable, quand Monſieur le Chevalier donne des ſoupers comme cela, il n'épargne rien, Monſieur.

M. TURCARET.

J'en ſuis perſuadé.

FRONTIN.

Il ſemble qu'il ait à ſa diſpoſition la bourſe d'un partiſan.

LA BARONE.

Il veut dire qu'il fait les choſes fort magnifiquement.

M. TURCARET.

Qu'il eſt ingenu! Hé bien, nous verrons cela tantôt: & pour ſurcroit de réjouiſſance, j'amenerai ici Monſieur Glomonneau le Poëte, auſſi-bien je ne ſçaurois manger ſi je n'ai quelque bel eſprit à ma table.

LA BARONE.

Vous me ferez plaiſir. Cet Auteur eſt apparemment fort brillant dans la converſation.

M. TURCARET!

Il ne dit pas quatre paroles dans un repas: mais il mange & penſe beaucoup; peſte, c'eſt un homme bien agréable.... Oh ça, je cours chez Dautel vous acheter...

LA BARONE.

Prenez garde à ce que vous ferez, je vous en prie

prie; ne vous jettez point dans une dépense....

M. TURCARET.

Hé fy, Madame, fy; vous vous arrêtez à des minuties. Sans adieu, ma reine. *Il sort.*

LA BARONE.

J'attends votre retour impatiemment.

SCÉNE V.

LA BARONE, FRONTIN.

LA BARONE.

Enfin te voilà en train de faire ta fortune.

FRONTIN.

Oui, Madame, & en état de ne pas nuire à la vôtre.

LA BARONE.

C'eſt à préſent, Frontin, qu'il faut donner l'eſſor à ce génie ſupérieur....

FRONTIN.

On tâchera de vous prouver qu'il n'eſt pas médiocre.

LA BARONE.

Quand m'amenera-t'on cette fille?

FRONTIN.

Je l'attends; je lui ai donné rendez-vous ici.

LA BARONE.

Tu m'avertiras quand elle ſera venue.

Elle entre dans une autre chambre.

SCÉNE VI.

FRONTIN *seul*.

COurage, Frontin, courage, mon ami; la fortune t'appelle : te voilà placé chez un homme d'affaires par le canal d'une coquette. Quelle joye ! l'agréable perſpective ! Je m'imagine que toutes les choſes que je vais toucher vont ſe convertir en or.... Mais j'apperçois ma pupile.

SCÉNE VII.

FRONTIN, LISETTE.

FRONTIN.

TU ſois la bien-venue, Liſette; on t'attend avec impatience dans cette maiſon.

LISETTE.

J'y entre avec une ſatisfaction dont je tire un bon augure.

FRONTIN.

Je t'ai miſe au fait ſur tout ce qui s'y paſſe & & ſur tout ce qui s'y doit paſſer, tu n'as qu'à te regler là-deſſus; ſouviens-toi ſeulement qu'il faut avoir une complaiſance infatigable.

LI-

LISETTE.

Il n'eſt pas beſoin de me reccomander cela.

FRONTIN.

Flatte ſans ceſſe l'entêtement que la Barone a pour le Chevalier ; c'eſt-là le point.

LISETTE.

Tu me fatigues de leçons inutiles.

FRONTIN.

Le voici qui vient.

LISETTE.

Je ne l'avois point encore vû. Ah qu'il eſt bien fait Frontin.

FRONTIN.

Il ne faut pas mal être bâti pour donner de l'amour à une coquette.

SCÉNE VIII.

LE CHEVALIER, FRONTIN, LISETTE.

LE CHEVALIER.

JE te rencontre à propos, Frontin, pour t'apprendre... Mais que vois-je ? quelle eſt cette beauté brillante ?

FRONTIN.

C'eſt une fille que je donne à Madame la Barone pour remplacer Marine.

LE CHEVALIER.

Et c'eſt ſans doute une de tes amies?

FRONTIN.

Oui, Monſieur, il y a long-tems que nous nous connoiſſons, je ſuis ſon répondant.

LE CHEVALIER.

Bonne caution! c'eſt faire ſon éloge en un mot. Elle eſt parbleu charmante. Monſieur le répondant, je me plains de vous.

FRONTIN.

D'où vient.

LE CHEVALIER.

Je me plains de vous, vous dis-je: vous ſçavez toutes mes affaires, & vous me cachez les vôtres: vous n'êtes pas un ami ſincére.

FRONTIN.

Je n'ai pas voulu, Monſieur . . . .

LE CHEVALIER.

La confiance pourtant doit être reciproque: pourquoi m'avoir fait myſtére d'une ſi belle découverte?

FRONTIN.

Ma foi, Monſieur, je craignois...

LE CHEVALIER.

Quoi?

FRONTIN.

Oh, Monſieur, que diable, vous m'ennuyez de reſte.

LE CHEVALIER.

Le maraud! où a-t'il été déterrer ce petit minois-là? Frontin, Monſieur Frontin, vous avez le diſcernement fin & délicat quand vous faites un choix

choix pour vous-même : mais vous n'avez pas le goût si bon pour vos amis. Ah, la piquante représentation ! l'adorable grisette!

LISETTE.

Que les jeunes seigneurs sont honnêtes !

LE CHEVALIER.

Non, je n'ai jamais rien vû de si beau que cette creature-là.

LISETTE.

Que leurs expressions sont flatteuses ! je ne m'étonne plus que les femmes les courent.

LE CHEVALIER.

Faisons un troc, Frontin, céde-moi cette fille-là, & je t'abandonne ma vieille Comtesse.

FRONTIN.

Non, Monsieur, j'ai les inclinations roturieres ; je m'en tiens à Lisette, à qui j'ai donné ma foi.

LE CHEVALIER.

Va, tu peux te vanter d'être le plus heureux faquin . . . Oui, belle Lisette, vous méritez....

LISETTE.

Tréve de douceurs, Monsieur le Chevalier : je vais me présenter à ma maîtresse, qui ne m'a point encore vûe ; vous pouvez venir si vous voulez continuer devant elle la conversation.

SCÉNE IX.

LE CHEVALIER, FRONTIN.

LE CHEVALIER.

PArlons de choſes ſérieuſes, Frontin. Je n'apporte point à la Barone l'argent de ſon billet.

FRONTIN.

Tant pis.

LE CHEVALIER.

J'ai été chercher un uſurier qui m'a déja prêté de l'argent; mais il n'eſt plus à Paris, des affaires qui lui ſont ſurvenuës, l'ont obligé d'en ſortir bruſquement: ainſi je vais te charger du billet.

FRONTIN.

Pourquoi?

LE CHEVALIER.

Ne m'as tu pas dit que tu connoiſſois un Agent de change qui te donneroit de l'argent à l'heure même?

FRONTIN.

Cela eſt vrai, mais que direz-vous à Madame la Barone? Si vous lui dites que vous avez encore ſon billet, elle verra bien que nous n'avions pas mis ſon brillant en gages; car enfin elle n'ignore pas qu'un homme qui prête, ne ſe déſaiſit pas pour rien de ſon nantiſſement.

LE

LE CHEVALIER.

Tu as raiſon ; auſſi je ſuis d'avis de lui dire que j'ai touché l'argent, qu'il eſt chez moi, & que demain matin tu le feras apporter ici : pendant ce tems-là cours chez ton Agent de change, & fais porter au logis l'argent que tu en recevras : je vais t'y attendre auſſi tôt que j'aurai parlé à la Barone,

Il entre dans la chambre de la Barone.

SCÉNE X.

FRONTIN *ſeul.*

JE ne manque pas d'occupation, Dieu merci : il faut que j'aille chez le traiteur, de-là chez l'Agent de change, de chez l'Agent de change, au logis, & puis il faudra que je revienne ici joindre Monſieur Turcaret : cela s'appelle, ce me ſemble, une vie aſſez agiſſante, mais patience, après quelque tems de fatigue & de peine, je parviendrai enfin à un état d'aiſe : Alors quelle ſatisfaction ! quelle tranquillité d'eſprit ! je n'aurai plus qu'à mettre en répos ma conſcience.

Fin du ſecond Acte.

ACTE III.

SCÉNE PREMIERE.

LA BARONE, FRONTIN, LISETTE.

LA BARONE.

HÉ bien, Frontin, as-tu commandé le ſouper? ſera-t'on grand'chere?

FRONTIN.

Je vous en répons, Madame, demandez à Liſette de quelle maniere je regale pour mon compte; jugez par-là ce que je ſçai faire lorſque je regale aux dépens des autres.

LISETTE.

Il eſt vrai, Madame, vous pouvez vous en fier à lui.

FRONTIN.

Monſieur le Chevalier m'attend: je vais lui rendre compte de l'arrangement de ſon répas; & puis je viendrai ici prendre poſſeſſion de Monſieur Turcaret mon nouveau maître.

SCÉNE II.

LA BARONE, LISETTE.

LISETTE.

CE garçon-là eſt un garçon de mérite ; Madame.

LA BARONE.

Il me paroît, que vous n'en manquez pas vous, Liſette.

LISETTE.

Il a beaucoup de ſçavoir-faire.

LA BARONE.

Je ne vous crois pas moins habile.

LISETTE.

Je ſerois bien heureuſe, Madame, ſi mes petits talens pouvoient vous être utiles.

LA BARONE.

Je ſuis contente de vous : mais j'ai un avis à vous donner : Je ne veux pas qu'on me flate.

LISETTE.

Je ſuis ennemie de la flaterie.

LA BARONE.

Sur-tout quand je vous conſulterai ſur des choſes qui me régarderont, ſoyez ſincére.

LISETTE.

Je n'y manquerai pas.

LA

LA BARONE.

Je vous trouve pourtant trop de complaisance.

LISETTE.

A moi, Madame?

LA BARONE.

Oüi, vous ne combattez pas assez les sentimens que j'ai pour le Chevalier.

LISETTE.

Hé pourquoi les combattre? ils sont si raisonnables.

LA BARONE.

J'avoue que le Chevalier me paroit digne de toute ma tendresse.

LISETTE.

J'en fais le même jugement.

LA BARONE.

Il a pour moi une passion véritable & constante

LISETTE.

Un Chevalier fidéle & sincere: on n'en voit gueres comme cela.

LA BARONE.

Aujourd'hui même encore il m'a sacrifié une Comtesse.

LISETTE.

Une Comtesse?

LA BARONE.

Elle n'est pas, à la vérité, dans la premiere jeunesse.

LISETTE.

C'est ce qui rend le sacrifice plus beau. Je connois Messieurs les Chevaliers: une vieille Dame leur

leur coûte plus qu'une autre à ſacrifier.

LA BARONE.

Il vient de me rendre compte d'un billet que je lui ai confié. Que je lui trouve de bonne foi !

LISETTE.

Cela eſt admirable.

LA BARONE.

Il a une probité qui va juſqu'au ſcrupule.

LISETTE.

Mais, voilà un Chevalier unique en ſon eſpéce.

LA BARONE.

Taiſons-nous, j'apperçois Monſieur Turcaret.

SCÉNE III.

M. TURCARET, LISETTE, LA BARONE.

M. TURCARET.

JE viens, Madame... Oh oh ! vous avez une nouvelle femme de chambre.

LA BARONE.

Oüi, Monſieur, que vous ſemble de celle-ci?

M. TURCARET.

Ce qu'il m'en ſemble ! elle me revient aſſez ; il faudra que nous faſſions connoiſſance.

LISETTE.

La connoiſſance ſera bientôt faite, Monſieur.

LA BARONE *à Liſette.*

Vous ſçavez qu'on ſoupe ici ; donnez ordre que nous

nous ayons un couvert propre, & que l'appartement ſoit bien éclairé.

M. TURCARET.

Je croi cette fille-là fort raiſonnable.

LA BARONE.

Elle eſt fort dans vos intérêts du moins.

M. TURCARET.

Je lui en ſçai bon gré. Je viens, Madame, de vous acheter, pour dix mille francs de glaces, de porcelaines & de bureaux, ils ſont d'un goût exquis, je les ai choiſis moi-même.

LA BARONE.

Vous êtes univerſel, Monſieur, vous vous connoiſſez à tout.

M. TURCARET.

Oüi, graces au Ciel, & ſur-tout en bâtiment; Vous verrez l'Hôtel que je vais faire bâtir.

LA BARONE.

Quoi, vous allez faire bâtir un Hôtel.

M. TURCARET.

J'ai déja acheté la place, qui contient quatre arpens, ſix perches, neuf toiſes, trois pieds & onze pouces. N'eſt-ce pas là une belle étenduë?

LA BARONE.

Fort belle.

M. TURCARET.

Le logis ſera magnifique; je ne veux pas qu'il y manque un zero, je le ferois plûtôt abattre deux ou trois fois.

LA BARONE.

Je n'en doute pas.

M. TURCARET.

Malpeſte, je n'ai garde de faire quelque choſe de

de commun, je me ferois fiſſler de tous les gens d'affaires.

LA BARONE.

Aſſurément.

M. TURCARET.

Quel homme entre ici?

LA BARONE.

C'eſt ce jeune Marquis dont je vous ai dit que Marine avoit épouſé les intérets. Je me paſſerois bien de ſes viſites, elles ne me font aucun plaiſir.

SCÉNE IV.

M. TURCARET, LA BARONE, LE MARQUIS.

LE MARQUIS.

JE parie que je ne trouverai point encore ici le Chevalier.

M. TURCARET, *bas*.

Ah morbleu, c'eſt le Marquis de la Ribaudiere. La fâcheuſe rencontre!

LE MARQUIS.

Il y a près de deux jours que je le cherche.... Hé que vois-je? oui.... non.... pardonnez-moi.... juſtement .... c'eſt lui-même; c'eſt Monſieur Turcaret. Que faites-vous de cet homme-là, Madame? Vous le connoiſſez? vous empruntez ſur gages. Palſambleu il vous ruinera.

LA BARONE.

Monſieur le Marquis, LE

LE MARQUIS.

Il vous pillera, il vous écorchera, je vous en avertis. C'eſt l'uſurier le plus vif! il vend l'argent au poids de l'or.

M. TURCARET, *bas*.

J'aurois mieux fait de m'en aller.

LA BARONE.

Vous vous méprenez, Monſieur le Marquis, Monſieur Turcaret paſſe dans le monde pour un homme de bien, & d'honneur.

LE MARQUIS.

Auſſi l'eſt-il, Madame, auſſi l'eſt il; il aime le bien des hommes, & l'honneur des femmes; il a cette réputation là.

M. TURCARET.

Vous aimez à plaiſanter, Monſieur le Marquis. Il eſt badin, Madame, il eſt badin: ne le connoiſſez-vous pas ſur ce pied-là?

LA BARONE.

Oui; je comprend bien qu'il badine, ou qu'il eſt mal informé.

LE MARQUIS.

Mal informé! Morbleu, Madame, perſonne ne ſçauroit vous en parler mieux que moi; il a de mes nipes actuellement.

M. TURCARET.

De vos nipes, Monſieur? oh je ferois bien ſerment du contraire.

LE MARQUIS.

Ah parbleu, vous avez raiſon. Le diamant eſt à vous à l'heure qu'il eſt, ſelon nos conventions; j'ai laiſſé paſſer le terme.

LA

LA BARONE.

Expliquez-moi tous deux cette énigme.

M. TURCARET.

Il n'y a point d'énigme là dedans, Madame, je ne ſçai ce que c'eſt.

LE MARQUIS.

Il a raiſon, cela eſt fort clair, il n'y a point d'énigme. J'eus beſoin d'argent il y a quinze mois; j'avois un brillant de cinq cens louis: on m'adreſſa à Monſieur Turcaret; Monſieur Turcaret me renvoya à un de ſes Commis, à un certain Monſieur Ra, ra Raſle; c'eſt celui qui tient ſon Bureau d'uſure. Cet honnête Monſieur Raſle me prêta ſur ma bague onze cens trente-deux livres ſix ſols huit deniers; il me preſcrivit un tems pour la retirer; je ne ſuis pas fort exact moi, le tems eſt paſſé, mon diamant eſt perdu.

M. TURCARET.

Monſieur le Marquis, Monſieur le Marquis, ne me confondez point avec Monſieur Raſle, je vous prie; c'eſt un fripon que j'ai chaſſé de chez moi: s'il a fait quelque mauvaiſe manœuvre, vous avez la voye de la Juſtice; je ne ſçai ce que c'eſt que votre brillant, je ne l'ai jamais vû ni manié.

LE MARQUIS.

Il me venoit de ma tante; c'étoit un des plus beaux brillans! il étoit d'une netteté, d'une forme, d'une groſſeur à peu près comme .... *Il regarde le diamant de la Barone.* Hé .... le voilà, Madame; vous vous en êtes accommodée avec Monſieur Turcaret apparemment?

LA

LA BARONE.

Autre mépriſe, Monſieur ; je l'ai acheté aſſez cher même d'une revendeuſe à la toilette.

LE MARQUIS.

Cela vient de lui, Madame ; il a des revendeuſes à ſa diſpoſition, &, à ce qu'on dit même, dans ſa famille.

M. TURCARET.

Monſieur, Monſieur.

LA BARONE.

Vous êtes inſultant, Monſieur le Marquis,

LE MARQUIS.

Non, Madame, mon deſſein n'eſt pas d'*inſulter*; je ſuis trop ſerviteur de M. Turcaret, quoiqu'il me traite durement ; nous avons eu autrefois enſemble un petit commerce d'amitié ; il étoit laquais de mon grand pere ; il me portoit ſur ſes bras ; nous jouions tous les jours enſemble ; nous ne nous quittions preſque point ; le petit ingrat ne s'en ſouvient plus.

M. TURCARET.

Je me ſouviens, je me ſouviens ; le paſſé eſt paſſé, je ne ſonge qu'au préſent.

LA BARONE.

De grace, Monſieur le Marquis, changeons de diſcours. Vous cherchez Monſieur le Chevalier.

LE MARQUIS.

Je le cherche par tout, Madame, aux ſpectacles, au cabaret, au bal, au lanſquenet ; je ne le trouve nulle part, ce coquin-là ſe débauche, il devient libertin.

LA

LA BARONE.

Je lui en ferai des reproches.

LE MARQUIS.

Je vous en prie : pour moi je ne change point; je méne une vie reglée, je ſuis toujours à table, & l'on me fait crédit chez Fite, & la Morliere, parce qu'on ſçait que je dois bientôt hériter d'une vieille tante, & qu'on me voit une diſpoſition plus que prochaine à manger ſa ſucceſſion.

LA BARONE.

Vous n'êtes pas une mauvaiſe pratique pour les Traiteurs.

LE MARQUIS.

Non, Madame, ni pour les Traitans, n'eſt-ce pas, Monſieur Turcaret ? ma tante pourtant veut que je me corrige : & pour lui faire accroire qu'il y a du changement dans ma conduite, je vais la voir dans l'état où je ſuis ; elle ſera toute étonnée de me trouver ſi raiſonnable ; car elle m'a preſque toujours vû yvre.

LA BARONE.

Effectivement, Monſieur le Marquis, c'eſt une nouveauté que de vous voir autrement : vous avez fait aujourd'hui un excès de ſobrieté.

LE MARQUIS.

J'ai ſoupé hier avec trois des plus jolies femmes de Paris ; nous avons bû juſqu'au jour, & j'ai été faire un petit ſomme chez moi, afin de pouvoir me préſenter à jeun devant ma tante.

LA BARONE.

Vous avez bien de la prudence.

LE MARQUIS.

Adieu ma toute aimable, dites au Chevalier qu'il se rende un peu à ſes amis ; prêtez-le nous quelquefois, ou je viendrai ſi ſouvent ici que je l'y trouverai. Adieu Monſieur Turcaret, je n'ai point de rancune au moins : touchez-là, renouvellons notre ancienne amitié ; mais dites un peu à votre ame damnée, à ce Monſieur Raſle, qu'il me traite plus humainement la premiere fois que j'aurai beſoin de lui.

SCÉNE V.

M. TURCARET, LA BARONE.

M. TURCARET.

VOilà une mauvaiſe connoiſſance, Madame; c'eſt le plus grand fou, & le plus grand menteur que je connoiſſe.

LA BARONE.

C'eſt en dire beaucoup.

M. TURCARET.

Que j'ai ſouffert pendant cet entretien!

LA BARONE.

Je m'en ſuis apperçûe.

M. TURCARET.

Je n'aime point les malhonnêtes gens.

LA BARONE.

Vous avez bien raiſon. M. TUR-

M. TURCARET.

J'ai été ſi ſurpris d'entendre les choſes qu'il a dites, que je n'ai pas eu la force de répondre; ne l'avez-vous pas remarqué?

LA BARONE.

Vous en avez uſé ſagement, j'ai admiré votre modération.

M. TURCARET.

Moi, uſurier; quelle calomnie!

LA BARONE.

Cela regarde plus Monſieur Raſle que vous.

M. TURCARET.

Vouloir faire aux gens un crime de prêter ſur gages! il vaut mieux prêter ſur gages, que prêter ſur rien.

LA BARONE.

Aſſurément.

M. TURCARET.

Me venir dire au nez que j'ai été laquais de ſon grand-pere; rien n'eſt plus faux: je n'ai jamais été que ſon homme d'affaires.

LA BARONE.

Quand cela ſeroit vrai: le beau reproche! il y a ſi long-tems! cela eſt preſcrit.

M. TURCARET.

Oui, ſans doute.

LA BARONE.

Ces ſortes de mauvais contes ne ſont aucune impreſſion ſur mon eſprit; vous êtes trop bien établi dans mon cœur.

M. TURCARET.

C'eſt trop de grace que vous me faites ;

LA BARONE.

Vous êtes un homme de mérite.

M. TURCARET.

Vous vous mocquez.

LA BARONE.

Un vrai homme d'honneur.

M. TURCARET.

Oh point du tout.

LA BARONE.

Et vous avez trop l'air, & les manieres d'une perſonne de condition, pour pouvoir être ſoupçonné de ne l'être pas.

SCÉNE VI.

M. TURCARET, LA BARONE, FLAMAND.

FLAMAND.

MOnſieur ;

M. TURCARET.

Que me veux-tu ?

FLAMAND.

Il eſt là-bas qui vous demande ;

M. TURCARET.

Qui ? butor ;

FLA-

FLAMAND.

Ce Monſieur que vous ſçavez; là, ce Monſieur.. Monſieur choſe:...

M. TURCARET.

Monſieur choſe!

FLAMAND.

Hé oui, ce Commis que vous aimez tant. Dés qu'il vient pour diviſer avec vous, tout auſſi-tôt vous faites ſortir tout le monde; & vous ne voulez pas que perſonne vous écoute.

M. TURCARET.

C'eſt M. Raſle apparemment.

FLAMAND.

Oui, tout fin dret, Monſieur, c'eſt lui-même.

M. TURCARET.

Je vais le trouver: qu'il m'attende.

LA BARONE.

Ne diſiez-vous pas que vous l'aviez chaſſé?

M. TURCARET.

Oui, c'eſt pour cela qu'il vient ici, il cherche à ſe racommoder. Dans le fonds c'eſt un aſſez bon homme, homme de confiance. Je vais ſçavoir ce qu'il me veut.

LA BARONE.

Hé non, non: faites-le monter, Flamand. Monſieur vous lui parlerez dans cette ſalle: n'êtes-vous pas ici chez vous?

M. TURCARET.

Vous êtes bien honnête, Madame.

LA BARONE.

Je ne veux point troubler votre converſation, je

vous laiſſe : n'oubliez pas la priere que je vous ai faite en faveur de Flamand.

M. TURCARET.

Mes ordres ſont déja donnés pour cela, vous ſerez contente.

SCÉNE VII.

M. TURCARET, M. RAFLE.

M. TURCARET.

DE quoi eſt-il queſtion, Monſieur Rafle, pourquoi me venir chercher juſqu'ici? Ne ſçavez-vous pas bien que quand on vient chez les Dames, ce n'eſt pas pour y entendre parler d'affaires?

M. RAFLE.

L'importance de celles que j'ai à vous communiquer doit me ſervir d'excuſe.

M. TURCARET.

Qu'eſt-ce que c'eſt donc que ces choſes d'importance?

M. RAFLE.

Peut-on parler ici librement?

M. TURCARET.

Oui, vous le pouvez; je ſuis le maître. Parlez.

M. RAFLE, *regardant dans un bordereau.*

Premierement. Cet enfant de famille à qui nous prêtâmes l'année paſſée trois mille livres, & à qui je fis faire un billet de neuf par votre ordre, ſe vo-

voyant sur le point d'être inquieté pour le payement, a déclaré la chose à son oncle le Président, qui, de concert avec toute la famille, travaille actuellement à vous perdre.

M. TURCARET.

Peine perdue que ce travail-là; laissons les venir: Je ne prends pas facilement l'épouvante.

M. RAFLE *après avoir regardé dans son bordereau.* Ce Caissier que vous avez cautionné, & qui vient de faire banqueroute de deux cens mille écus....

M. TURCARET.

C'est par mon ordre qu'il.... je sçai où il est.

M. RAFLE.

Mais les procedures se font contre vous; l'affaire est serieuse & pressante.

M. TURCARET.

On l'accommodera; j'ai pris mes mesures, cela sera reglé demain.

M. RAFLE.

J'ai peur que ce ne soit trop tard.

M. TURCARET.

Vous êtes trop timide. Avez-vous passé chez ce jeune homme de la rue Quinquempoix, à qui j'ai fait avoir une Caisse?

M. RAFLE.

Oui, Monsieur, il veut bien vous prêter vingt mille francs des premiers deniers qu'il touchera, à condition qu'il fera valoir à son profit ce qui pourra lui rester à la compagnie, & que vous prendrez son parti, si l'on vient à s'appercevoir de la manœuvre.

M. TURCARET.

Cela eſt dans les régles, il n'y a rien de plus juſte; voilà un garçon raiſonable. Vous lui direz, Monſieur Rafle que je le protegerai dans toutes ſes affaires. Y a-t-il encore quelque choſe?

M. RAFLE *après avoir regardé dans le bordereau.*

Ce grand homme ſec, qui vous donna il y a deux mois deux mille francs pour une direction que vous lui avez fait avoir à Valogne....

M. TURCARET.

Hé bien?

M. RAFLE.

Il lui eſt arrivé un malheur.

M. TURCARET.

Quoi?

M. RAFLE.

On a ſurpris ſa bonne foi, on lui a volé quinze mille francs. Dans le fonds il eſt trop bon.

M. TURCARET.

Trop bon, trop bon? hé pourquoi diable s'eſt-il donc mis dans les affaires? trop bon, trop bon.

M. RAFLE.

Il m'a écrit une lettre fort touchante, par laquelle il vous prie d'avoir pitié de lui.

M. TURCARET.

Papier perdu! lettre inutile!

M. RAFLE.

Et de faire enſorte qu'il ne ſoit point révoqué:

M. TURCARET.

Je ferai plutôt enſorte qu'il le ſoit; l'emploi me reviendra, je le donnerai à un autre pour le même prix. M. RA-

M. RAFLE.

C'eſt ce que j'ai penſé comme vous.

M. TURCARET.

J'agirois contre mes intérêts! je meriterois d'être caſſé à la tête de la compagnie.

M. RAFLE.

Je ne ſuis pas plus ſenſible que vous aux plaintes des ſots.... Je lui ai déja fait réponſe, & lui ai mandé tout net qu'il ne devoit point compter ſur vous.

M. TURCARET.

Non parbleu.

M. RAFLE *regardant dans ſon bordereau.*

Voulez vous prendre au denier quatorze cinq mille francs qu'un honnête ſerrurier de ma connoiſſance a amaſſé par ſon travail, & par ſes épargnes?

M. TURCARET.

Oui, oui, cela eſt bon, je lui ferai ce plaiſir-là: allez me le chercher; je ſerai au logis dans un quart d'heure, qu'il apporte l'eſpéce. Allez, allez.

M. RAFLE *s'en allant, & revenant.*

J'oublois la principale affaire: je ne l'ai pas miſe ſur mon agenda.

M. TURCARET.

Qu'eſt-ce que c'eſt que cette principale affaire?

M. RAFLE.

Une nouvelle qui vous ſurprendra fort. Madame Turcaret eſt à Paris.

M. TURCARET.

Parlez bas, Monſieur Rafle, parlez bas.

M. RA-

M. RAFLE.

Je la rencontrai hier dans un fiacre, avec une maniere de jeune Seigneur dont le viſage m'eſt pas tout à-fait inconnu, & que je viens de trouver dans cette rue-ci en arrivant.

M. TURCARET.

Vous ne lui parlâtes point.

M. RAFLE.

Non : mais elle m'a fait prier ce matin de ne vous en rien dire, & de vous faire ſouvenir ſeulement qu'il lui eſt dû quinze mois de la penſion de quatre mille livres que vous lui donnez pour la tenir en province. Elle ne s'en retournera point qu'elle ne ſoit payée.

M. TURCARET.

Oh ventrebleu, Monſieur Rafle, qu'elle le ſoit; défaiſons-nous promptement de cette créature là. Vous lui porterez dès aujourd'hui les cinq cens piſtoles du ſerrurier : mais qu'elle parte dès demain.

M. RAFLE.

Oh elle ne demandera pas mieux. Je vais chercher le bourgeois, & le mener chez vous.

M. TURCARET.

Vous m'y trouverez.

SCÉ-

SCÉNE VIII.

M. TURCARET *seul.*

MAlpeſte, ce ſeroit une ſotte avanture, ſi Madame Turcaret s'aviſoit de venir en cette maiſon : elle me perdroit dans l'eſprit de ma Barone, à qui j'ai fait accroire que j'étois veuf.

SCÉNE IX.

M. TURCARET, LISETTE.

LISETTE.

MAdame m'a envoyé ſçavoir, Monſieur, ſi vous étiez encore ici en affaires.

M. TURCARET.

Je n'en avois point ; mon enfant ; ce ſont des bagatelles dont les pauvres diables de Commis s'embarraſſent la tête, parce qu'ils ne ſont pas faits pour les grandes choſes.

SCÉNE X.

M. TURCARET, LISETTE, FRONTIN.

FRONTIN.

JE ſuis ravi, Monſieur de vous trouver en converſation avec cette aimable perſonne: quelque intérêt que j'y prenne, je me garderai bien de troubler un ſi doux entretien.

M. TURCARET.

Tu ne ſeras point de trop; approche, Frontin, je te regarde comme un homme tout à moi, & je veux que tu m'aides à gagner l'amitié de cette fille là.

LISETTE.

Cela ne ſera point difficile.

FRONTIN.

Oh pour cela non, je ne ſçai pas, Monſieur, ſous quelle heureuſe étoile vous êtes né: mais tout le monde a naturellement un grand foible pour vous.

M. TURCARET.

Cela ne vient point de l'étoile, cela vient des manieres.

LISETTE.

Vous les avez ſi belles, ſi prévenantes....

M. TURCARET.

Comment le ſçais-tu?

LI-

LISETTE.

Depuis le peu de tems que je ſuis ici, je n'entends dire autre choſe à Madame la Barone.

M. TURCARET.

Tout de bon?

FRONTIN.

Cette femme là ne ſçauroit cacher ſa foibleſſe; elle vous aime ſi tendrement.... Demandez, demandez à Liſette.

LISETTE.

Oh c'eſt vous qu'il en faut croire, Monſieur Frontin.

FRONTIN.

Non, je ne comprens pas moi-même tout ce que je ſçai là-deſſus: & ce qui m'étonne davantage, c'eſt l'excès ou cette paſſion eſt parvenuë, ſans pourtant que Monſieur Turcaret ſe ſoit donné beaucoup de peine pour chercher à la mériter.

M. TURCARET.

Comment, comment l'entends-tu?

FRONTIN.

Je vous ai vû vingt fois, Monſieur, manquer d'attention pour certaines choſes...

M. TURCARET.

Oh! parbleu je n'ai rien à me reprocher là-deſſus.

LISETTE.

Oh non; je ſuis ſûre que Monſieur n'eſt pas homme à laiſſer échapper la moindre occaſion de faire plaiſir aux perſonnes qu'il aime. Ce n'eſt que par là qu'on mérite d'être aimé.

FRON

FRONTIN.

Cependant Monſieur ne le mérite pas autant que je voudrois.

M. TURCARET.

Explique-toi donc.

FRONTIN.

Oüi : mais ne trouverez-vous point mauvais qu'en ſerviteur fidéle & ſincere, je prenne la liberté de vous parler à cœur ouvert ?

M. TURCARET.

Parle.

FRONTIN.

Vous ne répondez pas aſſez à l'amour que Madame la Barone a pour vous.

M. TURCARET.

Je n'y réponds pas !

FRONTIN.

Non, Monſieur, je t'en fais juge, Liſette : Monſieur avec tout ſon eſprit fait des fautes d'attention.

M. TURCARET.

Qu'appelles-tu donc des fautes d'attention ?

FRONTIN.

Un certain oubli, certaine négligence...

M. TURCARET.

Mais encore.

FRONTIN.

Mais, par exemple, n'eſt-ce pas une choſe honteuſe que vous n'ayez pas encore ſongé à lui faire préſent d'un équipage ?

LISETTE.

Ah pour cela, Monſieur, il a raiſon : vos commis

mis en donnent bien a leurs maîtresses.

M. TURCARET.

A quoi bon un équipage? n'a-t'elle pas le mien dont elle dispose quand il lui plaît?

FRONTIN.

Oh, Monsieur, avoir un carosse à soi, ou être obligé d'emprunter ceux de ses amis, cela est bien différent.

LISETTE.

Vous êtes trop dans le monde pour ne le pas connoître: la plûpart des femmes sont plus sensibles à la vanité d'avoir un équipage, qu'au plaisir même de s'en servir.

M. TURCARET.

Oüi, je comprends cela.

FRONTIN.

Cette fille-là, Monsieur, est de fort bon sens; elle ne parle pas mal au moins.

M. TURCARET.

Je ne te trouve pas si sot non plus que je t'ai crû d'abord toi, Frontin.

FRONTIN.

Depuis que j'ai l'honneur d'être à votre service je me sens de moment en moment que l'esprit me vient; oh je prévois que je profiterai beaucoup avec vous.

M. TURCARET.

Il ne tiendra qu'à toi.

FRONTIN.

Je vous proteste, Monsieur, que je ne manque pas de bonne volonté. Je donnerois donc à Madame la Barone un bon carosse bien étoffé.

M. TUR-

M. TURCARET.

Elle en aura un. Vos reflexions ſont juſtes, elles me déterminent.

FRONTIN.

Je ſçavois bien que ce n'étoit qu'une faute d'attention.

M. TURCARET.

Sans doute; & pour marque de cela je vais de ce pas commander un caroſſe.

FRONTIN.

Fi donc, Monſieur, il ne faut pas que vous paroiſſiez là-dedans vous, il ne ſeroit pas honnête que l'on ſçut dans le monde que vous donnez un caroſſe à Madame la Barone. Servez vous d'un tiers, d'une main étrangere, mais fidéle: je connois deux ou trois faiſeurs qui ne ſçavent point encore que je ſuis a vous, ſi vous voulez, je me chargerai du ſoin.

M. TURCARET.

Volontiers; tu me parois aſſez entendu, je m'en rapporte à toi: voilà ſoixante piſtoles que j'ai de reſte dans ma bourſe, tu les donneras à compte.

FRONTIN.

Je n'y manquerai pas, Monſieur, à l'égard des chevaux, j'ai un maître maquignon qui eſt mon neveu à la mode de Bretagne; il vous en fournira de fort beaux.

M. TURCARET.

Qu'il me vendra bien cher, n'eſt-ce pas?

FRONTIN.

Non, Monſieur, il vous les vendra en conſcience

M. TUR-

M. TURCARET.

La conſcience d'un maquignon ?

FRONTIN.

Oh je vous en réponds, comme de la mienne.

M. TURCARET.

Sur ce pied-là, je me ſervirai de lui.

FRONTIN.

Autre faute d'attention.

M. TURCARET.

Oh! va te promener avec tes fautes d'attention: ce coquin-là me ruineroit à la fin. Tu diras de ma part à Madame la Barone qu'une affaire qui ſera bientôt terminée m'appelle au logis.

SCÉNE XI.

LA BARONE, LISETTE, FRONTIN.

FRONTIN.

CEla ne commence pas mal.

LISETTE.

Non pour Madame la Barone; mais pous nous?

FRONTIN.

Voilà déja ſoixante piſtoles que nous pouvons garder: je les gagnerai bien ſur l'équipage; ſerrez-les; ce ſont les premiers fonds de notre communauté.

LISETTE.

Oüi; mais il faut promptement bâtir ſur ces

fondemens-là, car je fais des réflexions morales, je t'en avertis.

FRONTIN.

Peut-on les ſçavoir ?

LISETTE.

Je m'ennuye d'être ſoubrette.

FRONTIN.

Comment diable ! tu deviens ambitieuſe ?

LISETTE.

Oüi, mon enfant, il faut que l'air que l'on reſpire dans une maiſon fréquentée par un Financier, ſoit contraire à la modeſtie ; car depuis le peu de tems que j'y ſuis, il me vient des idées de grandeur que je n'ai jamais eûës : hâte-toi d'amaſſer du bien, autrement quelque engagement que nous ayons enſemble, le premier riche faquin qui ſe preſentera pour m'épouſer ....

FRONTIN.

Mais donne-moi donc le tems de m'enrichir.

LISETTE.

Je te donne trois ans ; c'eſt aſſez pour un homme d'eſprit.

FRONTIN.

Je ne te demande pas davantage ; c'eſt aſſez, ma Princeſſe, je vais ne rien épargner pour vous mériter ; & ſi je manque d'y réüſſir, ce ne ſera pas faute d'attention.

SCÉ-

SCÉNE XII.

LISETTE *seule*.

JE ne ſçaurois m'empêcher d'aimer ce Frontin ; c'eſt mon Chevalier à moi ; & au train que je lui vois prendre, j'ai un ſecret preſſentiment qu'avec ce garçon je deviendrai quelque jour femme de qualité.

Fin du troiſieme Acte.

ACTE IV.

SCÈNE PREMIÉRE.

LE CHEVALIER, FRONTIN.

LE CHEVALIER.

QUe fais-tu ici? ne m'avois-tu pas dit que tu retournerois chez ton Agent de change? eſt-ce que tu ne l'aurois pas encore trouvé au logis?

FRONTIN.

Pardonnez-moi, Monſieur; mais il n'étoit pas en fonds; il n'avoit pas chès lui toute la ſomme; il m'a dit de retourner ce ſoir. Je vous vais rendre le billet, ſi vous voulez.

LE CHEVALIER

Hé garde-le, que veux-tu que j'en faſſe? La Barone eſt là-dedans, que fait-elle?

FRONTIN.

Elle s'entretient avec Liſette d'un caroſſe que je vais ordonner pour elle, & d'une certaine maiſon de campagne qui lui plaît, qu'elle veut loüer en attendant que je lui en faſſe faire l'acquiſition.

LE CHEVALIER.

Un caroſſe, une maiſon de campagne: quelle folie! FRON-

FRONTIN.

Oüi : mais tout cela ſe doit faire aux dépens de Monſieur Turcaret ; quelle folie !

LE CHEVALIER.

Cela change la theſe.

FRONTIN.

Il n'y a qu'une choſe qui l'embaraſſoit.

LE CHEVALIER.

Hé quoi ?

FRONTIN.

Une petite bagatelle.

LE CHEVALIER.

Dis-moi donc ce que c'eſt.

FRONTIN.

Il faut meubler cette maiſon de campagne ? elle ne ſçavoit comment engager à cela Monſieur Turcaret : mais le génie ſupérieur qu'elle a placé auprès de lui s'eſt chargé de ce ſoin-là.

LE CHEVALIER.

De quelle maniere t'y prendras-tu ?

FRONTIN.

Je vais chercher un vieux coquin de ma connoiſſance qui nous aidera à tirer dix mille francs dont nous avons beſoin pour nous meubler.

LE CHEVALIER.

As-tu bien fait attention à ton ſtratagême ?

FRONTIN.

Oh qu'oüi, Monſieur ; c'eſt mon fort que l'attention ; j'ai tout cela dans ma tête, ne vous mettez pas en peine ; un petit acte ſuppoſé ... un faux exploit.

LE CHEVALIER.

Mais prends garde, Frontin, Monſieur Turcaret ſçait les affaires.

FRONTIN.

Mon vieux coquin les ſçait encore mieux que lui : c'eſt le plus habile, le plus intelligent écrivain . . . . .

LE CHEVALIER.

C'eſt une autre choſe.

FRONTIN.

Il a preſque toujours eu ſon logement dans les maiſons du Roi, à cauſe de ſes écritures.

LE CHEVALIER.

Je n'ai plus rien à te dire.

FRONTIN.

Je ſçai le trouver à coup ſûr, & nos machines ſeront bientôt prêtes : adieu : voilà Monſieur le Marquis qui vous cherche.

SCÉNE II.

LE CHEVALIER, LE MARQUIS.

LE MARQUIS.

AH parſambleu, Chevalier, tu deviens bien rare, on ne te trouve nulle part ; il y a vingt-quatre heures que je te cherche pour te conſulter ſur une affaire de cœur.

LE

LE CHEVALIER.

Hé depuis quand te mêles-tu de ces ſortes d'affaires, toi?

LE MARQUIS.

Depuis trois ou quatre jours.

LE CHEVALIER.

Et tu m'en fais aujourd'hui la premiere confidence! tu deviens bien diſcret.

LE MARQUIS.

Je me donne au diable ſi j'y ai ſongé. Une affaire de cœur ne me tient au cœur que très-foiblement, comme tu ſçais. C'eſt une conquête que j'ai faite par hazard, que je conſerve par amuſement, & dont je me déferai par caprice, ou par raiſon peut-être.

LE CHEVALIER.

Voilà un bel attachement.

LE MARQUIS.

Il ne faut pas que les plaiſirs de la vie nous occupent trop ſérieuſement. Je ne m'embarraſſe de rien, moi: elle m'avoit donné ſon portrait; je l'ai perdu; un autre s'en pendroit, je m'en ſoucie comme de cela.

LE CHEVALIER.

Avec de pareils ſentimens tu dois te faire adorer. Mais, dis-moi un peu, qu'eſt-ce que c'eſt que cette femme-là?

LE MARQUIS.

C'eſt une femme de qualité, une Comteſſe de province, car elle me l'a dit.

LE CHEVALIER.

Hé quel tems as-tu pris pour faire cette conquête-là ? Tu dors tout le jour, & bois toute la nuit ordinairement.

LE MARQUIS.

Oh non pas, non pas, s'il vous plaît ; dans ce tems-ci il y a des heures de bal. C'eſt là qu'on trouve de bonnes occaſions.

LE CHEVALIER.

C'eſt-à-dire que c'eſt une connoiſſance de bal.

LE MARQUIS.

Juſtement, j'y allai l'autre jour un peu chaud de vin : j'étois en pointe, j'agaçois les jolis maſques. J'apperçois une taille, un air de gorge, une tournure de hanches : j'aborde, je prie, je preſſe, j'obtiens qu'on ſe démaſque ; je vois une perſonne ....

LE CHEVALIER.

Jeune ſans doute ?

LE MARQUIS.

Non, aſſez vieille.

LE CHEVALIER.

Mais belle encore & des plus agréables ?

LE MARQUIS.

Pas trop belle.

LE CHEVALIER.

L'amour, à ce que je vois, ne t'aveugle pas.

LE MARQUIS.

Je rends juſtice à l'objet aimé.

LE CHEVALIER.

Elle a donc de l'eſprit.

LE

LE MARQUIS.

Oh pour de l'eſprit, c'eſt un prodige. Quel flux de penſées ! quelle imagination ! elle me dit cent extravagances qui me charmerent.

LE CHEVALIER.

Quel fut le reſultat de la converſation ?

LE MARQUIS.

Le reſultat ? Je la ramenai chez elle avec ſa compagnie ; je lui offris mes ſervices, & la vieille folle les accepta.

LE CHEVALIER.

Tu l'as revûe depuis ?

LE MARQUIS.

Le lendemain au ſoir dès que je fus levé, je me rendis à ſon Hôtel.

LE CHEVALIER.

Hôtel garni apparemment ?

LE MARQUIS.

Oui Hôtel garni.

LE CHEVALIER.

Hé bien ?

LE MARQUIS.

Hé bien, autre vivacité de converſation, nouvelles folies ; tendres proteſtations de ma part, vives reparties de la ſienne. Elle me donna ce maudit portrait, que j'ai perdu avant hier. Je ne l'ai pas revûe depuis. Elle m'a écrit, je lui ai fait réponſe ; elle m'attend aujourd'hui : mais je ne ſçai ce que je dois faire. Irai-je ou n'irai-je pas ? que me conſeilles-tu ? c'eſt pour cela que je te cherche.

LE

LE CHEVALIER.

Si tu n'y vas point, cela ſera mal-honnête.

LE MARQUIS.

Oui, mais ſi j'y vais auſſi, cela paroîtra bien empreſſé; la conjoncture eſt délicate. Marquer tant d'empreſſement, c'eſt courir après une femme; cela eſt bien Bourgeois, qu'en dis-tu?

LE CHEVALIER.

Pour te donner conſeil là-deſſus, il faudroit connoître cette perſonne-la.

LE MARQUIS.

Il faut te la faire connoître. Je veux te donner ce ſoir à ſouper chez elle avec la Barone.

LE CHEVALIER.

Cela ne ſe peut pas pour ce ſoir: car je donne à ſouper ici.

LE MARQUIS.

A ſouper ici! Je l'amenerai ma conquête.

LE CHEVALIER.

Mais la Barone....

LE MARQUIS.

Oh, la Barone s'accommodera fort de cette femme-là: il eſt bon même qu'elles faſſent connoiſſance, nous ferons quelque fois de petites parties quarrées.

LE CHEVALIER.

Mais ta Comteſſe ne fera-t'elle pas difficulté de venir avec toi tête-à-tête dans une maiſon.

LE MARQUIS.

Des difficultés! Oh ma Comteſſe n'eſt point difficulteuſe; c'eſt une perſonne qui ſçait vivre, une femme revenue des préjugés de l'éducation.

LE

LE CHEVALIER.

Hé bien amene-là, tu nous feras plaiſir.

LE MARQUIS.

Tu en ſeras charmé, toi. Les jolies manieres ! tu verras une femme vive, petulante, diſtraite, étourdie, diſſipée, & toujours barbouillée de tabac: on ne la prendroit pas pour une femme de province.

LE CHEVALIER.

Tu en fais un beau portrait ; nous verrons ſi tu n'es pas un peintre flateur.

LE MARQUIS.

Je vai la chercher. Sans adieu, Chevalier.

LE CHEVALIER.

Serviteur, Marquis.

SCÉNE III.

LE CHEVALIER *ſeul*.

CEtte charmante conquête du Marquis eſt apparement une Comteſſe comme celle que j'ai ſacrifié à la Barone.

SCÉNE IV.

LE CHEVALIER, LA BARONE.

LA BARONE.

QUe faites-vous donc là ſeul, Chevalier? je croyois que le Marquis étoit avec vous.

LE CHEVALIER *riant.*

Il ſort dans le moment, Madame.... ah, ah, ah.

LA BARONE.

De quoi riez-vous donc?

LE CHEVALIER.

Ce fou de Marquis eſt amoureux d'une femme de province, d'une Comteſſe qui loge en chambre garnie: il eſt allé la prendre chez elle, pour l'amener ici: nous en aurons le divertiſſement.

LA BARONE.

Mais dites-moi, Chevalier; les avez-vous priés à ſouper?

LE CHEVALIER.

Oui, Madame, augmentation de convives, ſurcroît de plaiſir: il faut amuſer Monſieur Turcaret, le diſſiper.

LA BARONE.

La préſence du Marquis le divertira mal: vous ne ſçavez pas qu'ils ſe connoiſſent, ils ne s'aiment point; il s'eſt paſſé tantôt entr'eux une ſcéne ici.....

LE

LE CHEVALIER.

Le plaiſir de la table raccommode tout : Ils ne ſont peut-être pas ſi mal enſemble qu'il ſoit impoſſible de les reconcilier : je me charge de cela, repoſez-vous ſur moi ; Monſieur Turcaret eſt un bon ſot . . . .

LA BARONE.

Taiſez-vous, je crois que le voici, je crains qu'il ne vous ait entendu.

SCÉNE V.

LA BARONE, LE CHEVALIER, M. TURCARET.

LE CHEVALIER *embraſſant M. Turcaret.*

MOnſieur Turcaret veut bien permettre qu'on l'embraſſe, & qu'on lui temoigne la vivacité du plaiſir, qu'on aura tantôt à ſe trouver avec lui le verre à la main.

M. TURCARET.

Le plaiſir de cette vivacité-là .. Monſieur, ſera .. bien reciproque : l'honneur que je reçois d'une part, joint à ... la ſatisfaction que .... l'on trouve de l'autre .... avec Madame, fait en vérité que .... je vous aſſure ... que ... je ſuis fort aiſe de cette partie-là.

LA

LA BARONE.

Vous, allez, Monſieur, vous engager dans des complimens qui vous embaraſſeront auſſi Monſieur le Chevalier; & vous ne finirez ni l'un, ni l'autre.

LE CHEVALIER.

Ma couſine a raiſon; ſupprimons la cérémonie, & ne ſongeons qu'à nous réjouir: vous aimez la Muſique?

M. TURCARET.

Si je l'aime? malpeſte, je ſuis abonné à l'Opéra.

LE CHEVALIER.

C'eſt la paſſion dominante des gens du beau monde.

M. TURCARET.

C'eſt la mienne.

LE CHEVALIER.

La Muſique remue les paſſions.

M. TURCARET.

Terriblement; une belle voix ſoutenue d'une trompette, cela jette dans une douce réverie.

LA BARONE.

Que vous avez le goût bon!

LE CHEVALIER.

Oui vraiment? que je ſuis un grand ſot de n'avoir pas ſongé à cet inſtrument-là; oh parbleu puiſque vous êtes dans le goût des trompettes, je vais moi-même donner ordre....

M. TURCARET, *l'arrêtant toujours.*

Je ne ſouffrirai point, Monſieur le Chevalier: je ne prétends point que pour une trompette....

LA

LA BARONE.

Bas à Monſieur Turcaret.... Laiſſez-le aller, Monſieur. *Le Chevalier s'en va.... haut....* Et quand nous pouvons être ſeuls ; quelques momens enſemble, épargnons-nous, autant qu'il nous ſera poſſible, la préſence des importuns.

M. TURCARET.

Vous m'aimez plus que je ne mérite, Madame

LA BARONE.

Qui ne vous aimeroit pas ? mon couſin le Chevalier lui-même a toujours eu un attachement pour vous...

M. TURCARET.

Je lui ſuis bien obligé.

LA BARONE.

Une attention pour tout ce qui peut vous plaire,

M. TURCARET.

Il me paroît fort bon garçon.

SCÉNE VI.

LA BARONE, M. TURCARET, LISETTE.

LA BARONE.

QU'y a-t-il, Liſette ?

LISETTE.

Un homme vêtu de gris-noir avec un rabat ſale, & une vieille perruque.... *bas....* Ce ſont les meubles

LA

de la maiſon de campagne.

LA BARONE.

Qu'on le faſſe entrer....

SCÉNE VII.

LA BARONE, M. TURCARET, LISETTE, FRONTIN, M. FURET.

M. FURET.

QUi de vous deux, Meſdames, eſt la maîtreſſe de céans?

LA BARONE.

C'eſt moi: que voulez vous?

M. FURET.

Je ne répondrai point, qu'au préalable je ne me ſois donné l'honneur de vous ſaluer vous, Madame & toute l'honorable compagnie, avec tout le reſpect dû & requis.

M. TURCARET.

Voilà un plaiſant original.

LISETTE.

Sans tant de façons, Monſieur, dites-nous au préalable qui vous êtes.

M. FURET.

Je ſuis Huiſſier à verge, à votre ſervice; & je me nomme M. Furet.

LA BARONE.

Chez moi un Huiſſier!

FRONTIN.

Cela eſt bien inſolent. M. TUR-

M. TURCARET.

Voulez-vous, Madame, que je jette ce drole-là par les fenêtres ? ce n'eſt pas le premier coquin que....

M. FURET.

Tout beau, Monſieur, d'honnêtes Huiſſiers comme moi ne ſont point expoſés à des pareilles avantures : j'exerce mon petit miniſtere d'une façon ſi obligeante, que toutes les perſonnes de qualité ſe font un plaiſir de recevoir un exploit de ma main: en voici un que j'aurai, s'il vous plaît, l'honneur de préſenter reſpectueuſement à Madame, ſous votre bon plaiſir, Monſieur.

LA BARONE.

Un exploit à moi, voyez ce que c'eſt, Liſette.

LISETTE.

Moi, Madame, je n'y connois rien ; je ne ſçai lire que des billets doux : regarde toi, Frontin.

FRONTIN.

Je n'entends pas encore les affaires.

M. FURET.

C'eſt pour une obligation que défunt M. le Baron de Porcandorf votre époux....

LA BARONE.

Feu mon époux, Monſieur ; cela ne me regarde point, j'ai renoncé à la communauté.

M. TURCARET.

Sur ce pied-là, on n'a rien à vous demander.

M. FURET.

Pardonnez-moi, Monſieur, l'acte étant ſigné par Madame....

M. TURCARET.

L'acte eſt donc ſolidaire ?

M. FURET.

Oüi, Monſieur, très-ſolidaire, & même avec déclaration d'emploi : je vais vous en lire les termes, ils ſont énoncés dans l'exploit.

M. TURCARET.

Voyons ſi l'acte eſt en bonne forme.

M. FURET *après avoir mis des lunettes.*

Pardevant, &c. furent préſens en leurs perſonnes, haut & puiſſant Seigneur Georges-Guillaume de Porcandorf, & Dame Agnès-Hidegonde de la Dolinvilliere ſon épouſe, de lui duement autoriſée à l'effet des Préſentes, leſquels ont reconnu devoir à Elie Jerôme Pouſſif, Marchand de Chevaux, la ſomme de dix mille livres,...

LA BARONE.

De dix mille livres ?

LISETTE.

La maudite obligation !

M. FURET.

Pour un équipage fourni par ledit Pouſſif, conſiſtant en douze mulets, quinze chevaux ormands, ſous poil roux, & trois bardeaux d'Auvergne, ayant tous crin, queuës & oreilles, & garnis de leurs bâts, ſelles, brides & licols.

LISETTE.

Brides & licols ! eſt-ce à une femme de payer ces ſortes de nippes là ?

M. TURCARET.

Ne l'interrompons point : achevez, mon ami.

M. FU-

M. FURET.

Au payement desquelles dix mille livres, lesdits débiteurs ont obligé, affecté & hypotequé généralement tous leurs biens présens & à venir, & sans discution ni division, renonçant aux dits droits; & pour l'exécution des présentes ont élu domicile chez Innocent Blaise le juste, ancien Procureur au Châtelet, demeurant ruë du Bout du monde. Fait & passé, &c.

FRONTIN *à M. Turcaret :*

L'acte est-il en bonne forme, Monsieur?

M. TURCARET.

Je n'y trouve rien à redire que la somme.

M. FURET.

Que la somme, Monsieur! oh il n'y a rien à redire à la somme, elle est fort bien énoncée.

M. TURCARET.

Cela est chagrinant.

LA BARONE.

Comment chagrinant? est-ce qu'il faudra qu'il m'en coûte sérieusement dix mille livres pour avoir signé?

LISETTE.

Voilà ce que c'est que d'avoir trop de complaisance pour un mari! les femmes ne se corrigeront-elles jamais de ce défaut-là?

LA BARONE.

Quelle injustice! N'y a-t-il pas moyen de revenir contre cet acte-là, Monsieur Turcaret?

M. TURCARET.

Je n'y vois point d'apparence. Si dans l'acte

vous n'aviez pas expreſſement renoncé aux droits de diviſion, & de diſcution, nous pourrions chicaner ledit Pouſſif.

LA BARONE.

Il faut donc ſe réſoudre à payer, puiſque vous m'y condamnez, Monſieur, je n'appelle point de vos déciſions.

FRONTIN *à M. Turcaret.*

Quelle déference on a pour vos ſentimens.

LA BARONE.

Cela m'incommodera un peu; cela dérangera la deſtination que j'avois fait de certain billet au porteur que vous ſçavez.

LISETTE.

Il n'importe, payons, Madame, ne ſoutenons point un procès contre l'avis de Monſieur Turcaret.

LA BARONE.

Le Ciel m'en préſerve; je vendrois plûtot mes bijoux & mes meubles.

FRONTIN.

Vendre ſes meubles, ſes bijoux; & pour l'équipage d'un mari encore; la pauvre femme!

M. TURCARET.

Non, Madame, vous ne vendrez rien, je me charge de cette dette-là, j'en fais mon affaire.

LA BARONE.

Vous vous mocquez, je me ſervirai de ce billet, vous dis je.

M. TURCARET.

Il faut le garder pour un autre uſage.

LA BARONE.

Non, Monſieur, non; la nobleſſe de votre procédé

cédé m'embaraſſe plus que l'affaire même.

M. TURCARET.

N'en parlons plus, Madame, je vais tout de ce pas y mettre ordre.

FRONTIN.

La belle ame.... Suis-nous, Sergent., on va te payer.

LA BARONE.

Ne tardez pas au moins, ſongez que l'on vous attend.

M. TURCARET.

J'aurai promptement terminé cela., & puis je reviendrai des affaires, aux plaiſirs.

SCÉNE VIII.

LA BARONE, LISETTE.

LISETTE.

ET nous vous renvoyerons des plaiſirs aux affaires, ſur ma parole. Les habiles fripons, que Meſſieurs Furet & Frontin, & la bonne duppe que M. Turcaret!

LA BARONE.

Il me paroît qu'il l'eſt trop, Liſette.

LISETTE.

Effectivement on n'a point aſſez de mérite à le faire donner dans le panneau.

LA BARONE.

Sçais-tu bien que je commence à le plaindre?

LISETTE.

Mort de ma vie, point de pitié indiscrete : ne plaignons point un homme qui ne plaint personne.

LA BARONE.

Je sens naître malgré moi des scrupules.

LISETTE.

Il faut les étouffer.

LA BARONE.

J'ai peine à les vaincre.

LISETTE.

Il n'est pas encore tems d'en avoir, & il vaut mieux sentir quelque jour des remords pour avoir ruiné un homme d'affaires que le regret d'en avoir manqué l'occasion.

SCÉNE IX.

LA BARONE, LISETTE, JASMIN.

JASMIN.

C'Est de la part de Madame Dorimene :

LA BARONE.

Faites entrer.... elle m'envoye peut être proposer une partie de plaisir : mais....

SCÉ-

SCÉNE X.

LA BARONE, LISETTE, Me. JACOB.

Me. JACOB.

JE vous demande pardon, Madame, de la liberté que je prends. Je revends à la toilette, & me nomme Madame Jacob : j'ai l'honneur de vendre quelquefois des dentelles, & toutes sortes de pommades à Madame Dorimene. Je viens de l'avertir que j'aurai tantôt un bon hazard : mais elle n'est point en argent, & elle m'a dit que vous pourriez vous en accommoder.

LA BARONE.

Qu'est-ce que c'est ?

Me. JACOB.

Un garniture de quinze cens livres, que veut revendre une Fermiere de Regrats : elle ne l'a mise que deux fois ; la Dame en est dégoûtée, elle la trouve commune, elle veut s'en défaire.

LA BARONE.

Je ne serois pas fâchée de voir cette coëffure.

Me. JACOB.

Je vous l'apporterai dès que je l'aurai, Madame, je vous en ferai avoir bon marché.

LISETTE.

Vous n'y perdrez pas, Madame est généreuse.

ME. JACOB.

Ce n'eſt pas l'intérêt qui me gouverne, & j'ai, Dieu merci, d'autres talens que de revendre à la toilette.

LA BARONE.

J'en ſuis perſuadée.

LISETTE.

Vous en avez bien la mine.

ME. JACOB.

Hé vraiment, ſi je n'avois pas d'autre reſſource, comment pourrois-je élever mes enfans auſſi honnêtement que je le fais ? J'ai un mari, à la vérité. mais il ne ſert qu'à groſſir ma famille, ſans m'aider à l'entretenir.

LISETTE.

Il y a bien des maris qui ſont tout le contraire.

LA BARONE.

Hé que faites-vous donc, Madame Jacob, pour fournir ainſi toute ſeule aux dépenſes de votre famille ?

ME. JACOB.

Je fais des mariages ; ma bonne Dame ; il eſt vrai que ce ſont des mariages légitimes, ils ne produiſent pas tant que les autres : mais voyez-vous, je ne veux rien avoir à me reprocher.

LISETTE.

C'eſt fort bien fait.

ME. JACOB.

J'ai marié depuis quatre mois un jeune Mouſquetaire avec la Veuve d'un Auditeur des Comptes : la belle union ! ils tiennent tous les jours table ouverte ;

verte : ils mangent la ſucceſſion de l'Auditeur le plus agréablement du monde.

LISETTE.

Ces deux perſonnes-là paroiſſent bien aſſorties.

Me. JACOB.

Oh, tous mes mariages ſont heureux; & ſi Madame étoit dans le goût de ſe marier, j'ai en main le plus excellent ſujet.

LA BARONE.

Pour moi, Madame Jacob.

Me. JACOB.

C'eſt un Gentilhomme Limouſin : la bonne pâte de mari; il ſe laiſſera mener par une femme, comme un Pariſien.

LISETTE.

Voilà encore un bon hazard, Madame.

LA BARONE.

Je ne me ſens point en diſpoſition d'en profiter; je ne veux pas ſi-tôt me marier, je ne ſuis point encore dégoûtée du monde.

LISETTE.

Oh bien, je le ſuis moi, Madame Jacob; mettez-moi ſur vos tablettes.

Me. JACOB.

J'ai votre affaire; c'eſt un gros Commis qui à déja quelque bien, mais peu de protection; il cherche une jolie femme pour s'en faire.

LISETTE.

Le bon parti! voilà mon fait.

LA BARONE.

Vous devez être riche, Madame Jacob.

Me. JA-

Digitized by Google

ME. JACOB.

Hélas, je devrois faire dans Paris une autre figure; je devrois rouler caroſſe, ma chere dame, ayant un frere, comme j'en ai un dans les affaires.

LA BARONE.

Vous avez un frere dans les affaires?

ME. JACOB.

Et dans les grandes affaires encore; je ſuis ſœur de Monſieur Turcaret, puiſqu'il faut vous le dire: il n'eſt pas que vous n'en ayez oüi parler.

LA BARONE *d'un air étonné.*

Vous êtes ſœur de Monſieur Turcaret?

ME. JACOB.

Oüi, Madame, je ſuis ſa ſœur de pere & de mere même.

LISETTE *d'un air étonné.*

Monſieur Turcaret eſt votre frere, Madame Jacob?

ME. JACOB.

Oüi, mon frere, Mademoiſelle, mon propre frere, & je n'en ſuis pas plus grande Dame pour cela. Je vous vois toutes deux bien étonnées; c'eſt ſans doute à cauſe qu'il me laiſſe prendre toute la peine que je me donne.

LISETTE.

Hé oüi, c'eſt ce qui fait le ſujet de notre étonnement.

ME. JACOB.

Il fait bien pis, le dénaturé qu'il eſt, il m'a défendu l'entrée de ſa maiſon, il n'a pas eu le cœur d'employer mon époux.

LA

LA BARONE.

Cela crie vengeance.

LISETTE.

Ah! le mauvais frere!

Me. JACOB.

Auſſi mauvais frere, que mauvais mari : n'a t'il pas chaſſé ſa femme de chez lui?

LA BARONE.

Ils faiſoient donc mauvais ménage?

Me. JACOB.

Ils le ſont encore, Madame, ils n'ont enſemble aucun commerce, & ma belle ſœur eſt en Province.

LA BARONE.

Quoi, Monſieur Turcaret n'eſt pas veuf?

Me. JACOB.

Bon il y a dix ans qu'il eſt ſeparé de ſa femme, à qui il fait tenir une penſion à Valogne, afin de l'empêcher de venir à Paris.

LA BARONE.

Liſette.

LISETTE.

Par ma foi, Madame, voilà un méchant homme.

Me. JACOB.

Oh, le Ciel le punira tôt ou tard, cela ne peut lui manquer ; & j'ai déja oüi dire dans une maiſon qu'il y avoit du dérangement dans ſes affaires.

LA BARONE.

Du dérangement dans ſes affaires?

Me. JACOB.

Hé le moyen qu'il n'y en ait pas; c'eſt un vieux fou qui a toujours aimé toutes les femmes, hors

la

la ſienne ; il jette tout par les fenêtres dès qu'il eſt amoureux ; c'eſt un panier percé.

LISETTE *bas*.

A qui le dit-elle ? qui le ſçait mieux que nous?

Me. JACOB.

Je ne ſçai à qui il eſt attaché préſentement ; mais il a toujours quelque Demoiſelle qui le plume, qui l'attrape ; & s'il s'imagine les attraper lui, parce qu'il promet de les épouſer ; n'eſt-ce pas là un grand ſot? qu'en dites-vous, Madame?

LA BARONE *déconcertée*.

Oüi, cela n'eſt pas tout-à-fait....

Me. JACOB.

Oh que j'en ſuis aiſe ; il le mérite bien le malheureux ; il le mérite bien. Si je connoiſſois ſa maîtreſſe, j'irois lui conſeiller de le piller, de le manger, de le ronger, de l'abîmer : n'en feriez-vous pas autant, Mademoiſelle?

LISETTE.

Je n'y manquerois pas, Madame Jacob.

Me. JACOB.

Je vous demande pardon de vous étourdir de mes chagrins ; mais quand il m'arrive d'y faire réflexion, je me ſens ſi pénétrée, que je ne puis me taire. Adieu, Madame ; ſi-tôt que j'aurai la garniture, je ne manquerai pas de vous l'apporter.

LA BARONE.

Cela ne preſſe pas, Madame, cela ne preſſe pas.

SCÉ-

SCÉNE XI.

LA BARONE, LISETTE.

LA BARONE.

HE bien Liſette.

LISETTE.

Hé bien, Madame ?

LA BARONE.

Aurois tu deviné que Monſieur Turcaret eût une ſœur revendeuſe à la toilette?

LISETTE.

Auriez-vous cru qu'il eut eu une vraie femme en Province ?

LA BARONE.

Le traitre ! il m'avoit aſſuré qu'il étoit veuf, & je le croyois de bonne foi.

LISETTE.

Ah ! le vieux fourbe .... mais qu'eſt-ce donc que cela ? qu'avez-vous ? je vous vois toute chagrine ; merci de ma vie, vous prenez la choſe auſſi ſerieuſement que ſi vous étiez amoureuſe de M. Turcaret.

LA BARONE.

Quoique je ne l'aime pas, puis-je perdre ſans chagrin l'eſperance de l'épouſer ? le ſcelerat ! il a une femme ; il faut que je rompe avec lui.

LISETTE.

Cüi, mais l'intéret de votre fortune veut que vous le ruiniez auparavant : allons, Madame, pendant que nous le tenons bruſquons ſon coffre fort, ſaiſiſſons les billets, mettons M. Turcaret à feu & à ſang, rendons-le enfin ſi miſerable, qu'il puiſſe un jour faire pitié même à ſa femme, & redevenir frere de Madame Jacob.

Fin du quatrieme Acte.

Digitized by Google

ACTE V.

SCENE PREMIÉRE.

LISETTE *seule*.

LA bonne maiſon que celle-ci pour Frontin & pour moi! Nous avons déja ſoixante piſtoles. Et il nous en reviendra peut-être autant de l'acte ſolidaire. Courage; ſi nous gagnons ſouvent de ces petites ſommes-là, nous en aurons à la fin une raiſonnable.

SCÉNE II.

LA BARONE, LISETTE.

LA BARONE.

IL me ſemble que Monſieur Turcaret devroit bien être de retour, Liſette.

LISETTE.

Il faut qu'il lui ſoit ſurvenu quelque nouvelle affaire... Mais que nous veut ce Monſieur?

SCÉ-

Digitized by Google

SCÉNE III.

LA BARONE, LISETTE, FLAMAND.

LA BARONE.

Pourquoi laiſſe-t'on entrer ſans avertir ?

FLAMAND.

Il n'y a pas de mal à cela, Madame, c'eſt moi.

LISETTE.

Hé, c'eſt Flamand, Madame, Flamand ſans livrée! Flamand l'épée au côté ! quelle métamorphoſe !

FLAMAND.

Doucement, Mademoiſelle, doucement ; on ne doit plus, s'il vous plaît, m'appeller Flamand tout court. Je ne ſuis plus laquais de Monſieur Turcaret, non ! il vient de me faire donner un bon emploi, oui ; je ſuis préſentement dans les affaires, dà! & par ainſi il faut m'appeller Monſieur Flamand, entendez-vous ?

LISETTE.

Vous avez raiſon, Monſieur Flamand, puiſque vous êtes devenu Commis, on ne doit plus vous traiter comme un laquais.

FLAMAND.

C'eſt à Madame que j'en ai l'obligation, & je viens ici tout exprès pour la remercier : C'eſt une bonne Dame, qui a bien de la bonté pour moi de

de m'avoir fait bailler une bonne Commission, qui me vaudra bien cent bons écus par chacun an, & qui est dans un bon pays encore ; car c'est à Falaise, qui est une si bonne ville, & où il y a, dit-on, de si bonnes gens.

LISETTE.

Il y a bien du bon dans tout cela, Monsieur Flamand.

FLAMAND.

Je suis Capitaine-Concierge de la porte de Guibrai ; j'aurai les clefs, & pourrai faire entrer & sortir tout ce qu'il me plaira : l'on m'a dit que c'étoit un bon droit que celui-là.

LISETTE.

Peste !

FLAMAND.

Oh, ce qu'il y a de meilleur, c'est que cet emploi-là porte bonheur à ceux qui l'ont ; car ils s'y enrichissent tretous. Monsieur Turcaret a, dit-on, commencé par là.

LA BARONE.

Cela est bien glorieux pour vous, Monsieur Flamand, de marcher ainsi sur les pas de votre maître.

LISETTE.

Et nous vous exhortons pour votre bien à être honnête-homme comme lui.

FLAMAND.

Je vous envoyerai, Madame, de petits presens de fois à autres.

LA BARONE.

Non, mon pauvre Flamand, je ne te demande rien.

FLAMAND.

Ho que ſi fait; je ſçai bien comme les Commis en uſent avec les Demoiſelles qui les placent; mais tout ce que je crains, c'eſt d'être revoqué; car dans les commiſſions on eſt grandement ſujet à ça, voyez vous.

LISETTE.

Cela eſt déſagréable.

FLAMAND.

Par exemple. Le Commis que l'on révoque aujourd'hui pour mettre à ſa place, a eu cet emploi-là par le moyen d'une certaine Dame que M. Turcaret a aimée, & qu'il n'aime plus. Prenez bien garde, Madame, de me faire revoquer auſſi.

LA BARONE.

J'y donnerai toute mon attention.

FLAMAND.

Monſieur Turcaret, Madame....

LA BARONE.

J'y ferai tout mon poſſible, puiſque vous y êtes intéreſſé.

FLAMAND.

Mettez toûjours de ce beau rouge pour lui donner dans la vûe.

LISETTE *repouſſant Flamand.*

Allez Monſieur le Capitaine-Concierge, allez à votre port du Guibrai. Nous ſçavons ce que nous avons à faire, oui; nous n'avons pas beſoin de vos conſeils, non; vous ne ſerez jamais qu'un ſot; & c'eſt moi qui vous le dis, dà; entendez-vous!

SCÉ-

SCÉNE IV.

LA BARONE, LISETTE.

LA BARONE.

VOilà le garçon le plus ingénu...

LISETTE.

Il y a pourtant long-tems qu'il eſt laquais, il devroit être déniaiſé.

SCÉNE V.

LA BARONE, LISETTE, JASMIN.

JASMIN.

C'Eſt Monſieur le Marquis avec une groſſe & grande Madame...

LA BARONE.

C'eſt ſa belle conquête; je ſuis curieuſe la voir.

LISETTE.

Je n'en ai pas moins d'envie que vous; je m'en fais une belle image.

SCENE VI.

LA BARONE, LISETTE, LE MARQUIS, Me. TURCARET.

LE MARQUIS.

JE viens, ma charmante Barone, vous présenter une aimable Dame, la plus spirituelle, la plus galante, la plus amusante personne ... Tant de bonnes qualités qui vous sont communes doivent vous lier d'estime & d'amitié.

LA BARONE.

Je suis disposée à cette union ... *bas à Lisette*..... C'est l'original du portrait que le Chevalier m'a sacrifié.

Me. TURCARET.

Je crains, Madame, que vous ne perdiez bientôt ces bons sentimens. Une personne du grand monde, du monde brillant, comme vous, trouvera peu d'agrément dans le commerce d'une femme de province.

LA BARONE.

Ah, vous n'avez point l'air provincial, Madame; & nos Dames le plus du monde n'ont pas des manieres plus agréables que les votres.

LE MARQUIS.

Ah, palsambleu non; je m'y connois, Madame: & vous conviendrez avec moi, en voyant cette tail-

taille & ce visage-là, que je suis le Seigneur de France du meilleur goût.

Me. TURCARET.

Vous êtes trop poli, Monsieur le Marquis, ces flatteries-là pourroient me convenir en province, où je brille assez sans vanité. J'y suis toujours à l'affut des modes; on me les envoye toutes dès le moment qu'elles sont inventées; & je puis me vanter d'être la premiere qui ait porté des pretintailles dans la ville de Valogne.

LISETTE *bas*.

Quelle folle!

LA BARONE.

Il est beau de servir de modéle à une ville comme celle-là.

Me. TURCARET.

Je l'ai mise sur un pied! j'en ai fait un petit Paris, par la jeunesse que j'y attire.

LE MARQUIS.

Comment un petit Paris! Sçavez-vous bien qu'il faut trois mois de Valogne pour achever un homme de Cour?

Me. TURCARET.

Ho je ne vis pas comme une Dame de campagne, au moins; je ne me tiens point enfermée dans un château, je suis trop faite pour la societé: je demeure en ville, & j'ose dire que ma maison est une école de politesse & de galanterie pour les jeunes gens.

LISETTE.

C'est une façon de College pour toute la Basse-Normandie.

Me. TURCARET.

On joue chez moi, on s'y rassemble pour y médire, on y lit tous les ouvrages d'esprit qui se font à Cherbourg, à Saint Lo, à Coutance, & qui valent bien les ouvrages de Vire & de Caën. J'y donne aussi quelquefois des fêtes galantes, des soupers-collations. Nous avons des cuisiniers qui ne sçavent faire aucun ragoût, à la vérité : mais ils tirent les viandes si à propos, qu'un tour de broche de plus ou de moins, elles seroient gâtées.

LE MARQUIS.

C'est l'essentiel de la bonne chere. Ma foi vive Valogne pour le rôti.

Me. TURCARET.

Et pour les bals, nous en donnons souvent. Que l'on s'y divertit! cela est d'une propreté : les Dames de Valogne sont les premieres Dames du monde pour sçavoir l'art de se bien masquer, & chacune a son déguisement favori. Devinez quel est le mien.

LISETTE.

Madame se déguise en Amour, peut-être.

Me. TURCARET.

Oh pour cela, non.

LA BARONE.

Vous vous mettez en Deesse, apparemment, en Grace?

Me. TURCARET.

En Venus, ma chere, en Venus.

LE MARQUIS.

En Venus! ah Madame, que vous êtes bien déguisée.

Li-

LISETTE *bas.*

On ne peut pas mieux.

SCÉNE VII.

LA BARONE, Me. TURCARET, LE MARQUIS, LISETTE, LE CHEVALIER.

LE CHEVALIER.

MAdame, nous aurons tantôt le plus raviſſant concert... *apperçevant Madame Turcaret...* Mais que vois-je?

Me. TURCARET.

O ciel!

LA BARONE *bas à Liſette.*

Je m'en doutois bien.

LE CHEVALIER.

Eſt-ce là cette Dame dont tu m'as parlé, Marquis?

LE MARQUIS.

Oui, c'eſt ma Comteſſe: pourquoi cet étonnement?

LE CHEVALIER.

Oh parbleu, je ne m'attendois pas à celui-là.

Me. TURCARET *bas.*

Quel contre-tems!

LE MARQUIS.

Explique-toi, Chevalier; eſt-ce que tu connoiſtrois ma Comteſſe?

LE CHEVALIER.

Sans doute, il y a huit jours que je suis en liaison avec elle.

LE MARQUIS.

Qu'entends-je! ah l'infidelle! l'ingrate!

LE CHEVALIER.

Et ce matin même elle a eu la bonté de m'envoyer son portrait.

LE MARQUIS.

Comment, diable, elle a donc des portraits à donner à tout le monde?

SCÉNE VIII.

LA BARONE, LE MARQUIS, LE CHEVALIER, Me. TURCARET, LISETTE, Me. JACOB.

Me. JACOB.

MAdame, je vous aporte la garniture que j'ai promis de vous faire voir.

LA BARONE.

Que vous prenez mal votre tems, Madame Jacob! vous me voyez en compagnie.

Me. JACOB.

Je vous demande pardon, Madame, je viendrai une autrefois... Mais qu'est-ce que je vois? ma belle sœur ici! Madame Turcaret!

LE

LE CHEVALIER.

Madame Turcaret!

LA BARONE

Madame Turcaret!

LISETTE.

Madame Turcaret!

LE CHEVALIER.

Le plaisant incident!

Me. JACOB.

Par quelle avanture, Madame, vous rencontrai-je en cette maison?

Me TURCARET.

Bas... Payons de hardiesse... Je ne vous connois pas, ma bonne.

Me. JACOB.

Vous ne connoissez pas Madame Jacob? Tredame, est-ce à cause que depuis dix ans vous êtes séparée de mon frere, qui n'a pû vivre avec vous, que vous feignez de ne me pas connoître?

LE MARQUIS.

Vous n'y pensez pas, Madame Jacob: sçavez-vous bien que vous parlez à une Comtesse?

Me. JACOB.

A une Comtesse? Hé dans quel lieu, s'il vous plaît, est sa Comté? ha vraiment, j'aime assez ces gros airs-là.

Me. TURCARET.

Vous êtes insolente, ma mie.

Me. JACOB.

Une insolente! moi, je ne suis insolente? jour de Dieu, ne vous y jouez pas; s'il ne tient qu'à dire des injures; je m'en acquiterai aussi-bien que vous.

Me.

Me. TURCARET.

Ho, je n'en doute pas : la fille d'un Maréchal de Domfront ne doit point demeurer en reſte de ſottiſes.

M. JACOB.

La fille d'un Maréchal ! pardi, voilà une Dame bien relevée, pour venir me reprocher ma naiſſance; vous avez apparemment oublié que Monſieur Briochais votre pere étoit Pâtiſſier dans la ville de Falaiſe: allez, Madame la Comteſſe, puiſque Comteſſe y a, nous nous connoiſſons toutes deux : mon frere rira bien quand il ſçaura que vous avez pris ce nom burleſque, pour venir vous requinquer à Paris. Je voudrois par plaiſir qu'il vint ici tout-à-l'heure.

LE CHEVALIER.

Vous pourrez avoir ce plaiſir-là, Madame; nous attendons à ſouper M. Turcaret.

Me. TURCARET.

Ahi !

LE MARQUIS.

Et vous ſouperez auſſi avec nous, Madame Jacob; car j'aime les ſoupers de famille.

Me. TURCARET.

Je ſuis au deſeſpoir d'avoir mis le pied dans cette maiſon.

LISETTE.

Je le crois bien.

Me. TURCARET.

J'en vais ſortir tout-à-l'heure.

Elle veut ſortir, le Marquis l'arrête.

LE

LE MARQUIS.

Vous ne vous en irez pas, s'il vous plaît, que vous n'ayez vû Monſieur Turcaret.

Me. TURCARET.

Ne me retenez point, Monſieur le Marquis, ne me retenez point.

LE MARQUIS.

Ho palſambleu, Mademoiſelle Briochais, vous ne ſortirez point, comptez là-deſſus.

LE CHEVALIER.

Hé, Marquis, ceſſe de l'arrêter.

LE MARQUIS.

Je n'en ferai rien: pour la punir de nous avoir trompés tous deux, je veux la mettre aux priſes avec ſon mari.

LA BARONE.

Non, Marquis, de grace, laiſſez-là ſortir.

LE MARQUIS.

Priere inutile: tout ce que je puis faire pour vous, Madame, c'eſt de lui permettre de ſe déguiſer en Vénus, afin que ſon mari ne la reconnoiſſe pas.

LISETTE.

Ah! par ma foi, voici Monſieur Turcaret.

Me. JACOB.

J'en ſuis ravie.

Me. TURCARET.

La malheureuſe journée.

LA BARONE.

Pourquoi faut-il que cette ſcéne ſe paſſe chez moi?

LE MARQUIS.

Je ſuis au comble de ma joye.

SCÉ-

SCÉNE IX.

LA BARONE, Me. TURCARET, Me. JACOB, LISETTE, LE MARQUIS, LE CHEVALIER, M. TURCARET.

M. TURCARET.

J'Ai renvoyé l'Huiſſier, Madame, & terminé ..... *apperçevant ſa femme & ſa ſœur* ... Ahi, en croirai-je mes yeux? ma ſœur ici, & qui pis eſt, ma femme!

LE MARQUIS.

Vous voilà en païs de connoiſſance, Monſieur Turcaret; vous voyez une belle Comteſſe dont je porte les chaînes: vous voulez bien que je vous la préſente, ſans oublier Madame Jacob.

Me. JACOB.

Ah, mon frere!

M. TURCARET.

Ah, ma ſœur! qui diable les a amenées ici?

LE MARQUIS.

C'eſt moi; Monſieur Turcaret; vous m'avez cette obligation-là. Embraſſez ces deux objets chéris: ah qu'il paroît ému! j'admire la force du ſang & de l'amour conjugal.

M. TURCARET *bas.*

Je n'oſe la regarder, je crois voir mon mauvais génie.

Me. TURCARET *bas.*

Je ne puis l'enviſager ſans horreur.

LE

LE MARQUIS.

Ne vous contraignez point, tendres époux! laiſſez éclater toute la joie que vous devez ſentir de vous revoir après dix années de ſéparation.

LA BARONE.

Vous ne vous attendiez pas; Monſieur, à rencontrer ici Madame Turcaret; & je connois bien l'embarras où vous êtes: mais pourquoi m'avoir dit que vous étiez veuf?

LE MARQUIS.

Il vous a dit qu'il étoit veuf? hé parbleu, ſa femme m'a dit auſſi qu'elle étoit veuve. Ils ont la rage tous deux de vouloir être veufs.

LA BARONE *à M. Turcaret.*

Parlez: pourquoi m'avez-vous trompée?

M. TURCARET *tout interdit.*

J'ai crû, Madame . . . qu'en vous faiſant accroire que . . . je croyois être veuf . . . vous croiriez que . . . je n'aurois point de femme . . . *bas* . . .: j'ai l'eſprit troublé, je ne ſçais ce que je dis.

LA BARONE.

Je devine votre penſée, Monſieur, & je vous pardonne une tromperie que vous avez cru néceſſaire pour vous faire écouter: je paſſerai même plus avant; au lieu d'en venir aux reproches, je veux vous raccomoder avec Madame Turcaret.

M. TURCARET.

Qui, moi, Madame? ho pour cela non: vous ne la connoiſſez pas; c'eſt un démon: j'aimerois mieux vivre avec la femme du grand Mogol.

Me. TURCARET.

Ho, Monſieur, ne vous en défendez pas tant, je

je n'en ai pas plus d'envie que vous au moins ; & je ne viendrois pas à Paris troubler vos plaisirs, si vos étiez plus éxact à payer la pension que vous me faites, pour me tenir en Province.

LE MARQUIS.

Pour la tenir en Province ! ah, Monsieur Turcaret, vous avez tort; Madame mérite qu'on lui paye les quartiers d'avance.

Me. TURCARET.

Il m'en est dû cinq ; s'il ne me les donne pas, je ne pars point, je demeure à Paris pour le faire enrager ; j'irai chez ses maîtresses faire un charivari ; & je commencerai par cette maison ci, je vous en avertis.

M. TURCARET.

Ah ! l'insolente.

LISETTE *bas*.

La conversation finira mal.

LA BARONE.

Vous m'insultez, Madame.

Me. TURCARET.

J'ai des yeux, Dieu merci, j'ai des yeux ; je vois bien tout ce qui se passe en cette maison ; mon mari est la plus grande duppe....

M. TURCARET.

Quelle impudence ! ah ventrebleu, coquine, sans le respect que j'ai pour la compagnie....

LE MARQUIS.

Qu'on ne vous gêne point, Monsieur Turcaret, vous êtes avec vos amis, usez-en librement.

LE CHEVALIER *se mettant au devant de M. Turcaret*.

Monsieur.... LA

LA BARONE.

Songez que vous êtes chez moi.

SCÉNE X.

LA BARONE, M. TURCARET, Me. TURCARET, Me. JACOB, LISETTE, LE MARQUIS, LE CHEVALIER, JASMIN.

JASMIN *à M. Turcaret.*

IL y a dans un carosse qui vient de s'arrêter à la porte, deux Gentilshommes qui se disent de vos associés; ils veulent vous parler d'une affaire importante.

M. TURCARET.

Ah, je vais revenir; je vous aprendrai, impudente, à respecter une maison....

Me. TURCARET.

Je crains peu vos menaces.

SCÉNE XI.

LA BARONE, Me. TURCARET, Me. JACOB, LISETTE, LE MARQUIS, LE CHEVALIER.

LE CHEVALIER.

CAlmez votre esprit agité, Madame; que Monsieur Turcaret vous retrouve radoucie.

Me

Me. TURCARET.

Ho, tous ſes emportemens ne m'épouvantent point.

LA BARONE.

Nous allons l'apaiſer en votre faveur.

Me. TURCARET.

Je vous entens, Madame; vous voulez me réconcilier avec mon mari, afin que par reconnoiſſance je ſouffre qu'il continué à vous rendre des ſoins.

LA BARONE.

La colére vous aveugle; je n'ai pour objet que la réunion de vos cœurs: je vous abandonne Monſieur Turcaret, je ne veux le revoir de ma vie.

Me. TURCARET.

Cela eſt trop généreux.

LE MARQUIS.

Puiſque Madame renonce au mari, de mon côté je renonce à la femme: allons, renonces y auſſi, Chevalier. Il eſt beau de ſe vaincre ſoi-même.

SCÉNE XII.

LA BARONE, Me. TURCARET, Me. JACOB, LISETTE, LE MARQUIS, LE CHEVALIER, FRONTIN.

FRONTIN.

O Malheur imprévû! ô diſgrace cruelle.

LE

LE CHEVALIER.

Qu'y a-t'il, Frontin ?

FRONTIN.

Les associés de Monsieur Turcaret ont mis garnison chez lui, pour deux cens mille écus que leur emporte un Caissier qu'il a cautionné. Je viens ici en diligence pour l'avertir de se sauver ; mais je suis arrivé trop tard ; ses créanciers se sont déja assurés de sa personne.

Me. JACOB.

Mon frère entre les mains de ses créanciers ! Tout dénaturé qu'il est, je suis touchée de son malheur : je vais employer pour lui tout mon crédit ; je sens que je suis sa sœur.

Me. TURCARET.

Et moi, je vais le chercher pour l'accabler d'injures ; je sens que je suis sa femme.

SCÉNE XIII.

LA BARONE, LE CHEVALIER, LE MARQUIS, FRONTIN, LISETTE.

FRONTIN.

NOus envisagions le plaisir de le ruiner ; mais la Justice est jalouse de ce plaisir-là ; elle nous a prévenus.

LE MARQUIS.

, bon, il a de l'argent de reste pour de ti-

FRONTIN.

J'en doute. On dit qu'il a ſollement diſſipé des biens immenſes ; mais ce n'eſt pas ce qui m'embarraſſe à préſent. Ce qui m'afflige, c'eſt que j'étois chez lui quand ſes allociés y ſont venus mettre garniſon.

LE CHEVALIER.

Hé-bien ?

FRONTIN.

Hé-bien, Monſieur, ils m'ont auſſi arrêté, & fouillé, pour voir ſi par hazard je ne ſerois point chargé de quelque papier qui pût tourner au profit des créanciers. Ils ſe ſont ſaiſis, à telle fin que de raiſon, du billet de Madame que vous m'avez confié tantôt.

LE CHEVALIER.

Qu'entens-je, juſte Ciel !

FRONTIN.

Ils m'en ont pris encore un autre de dix mille francs, que Monſieur Turcaret avoit donné pour l'acte ſolidaire, & que Monſieur Furet venoit de me remettre entre les mains.

LE CHEVALIER.

Hé pourquoi, maraud, n'as-tu pas dit que tu étois à moi.

FRONTIN.

Ho vraiment, Monſieur, je n'y ai pas manqué; j'ai dit que j'apartenois au Chevalier ; mais quand ils ont vû les billets, ils n'ont pas voulu me croire.

LE CHEVALIER.

Je ne me poſſede plus, je ſuis au déſeſpoir.

LA

LA BARONE.

Et moi j'ouvre les yeux. Vous m'avez dit que vous aviez chez vous l'argent de mon billet : je vois par-là que mon brillant n'a point été mis en gage ; & je ſçai ce que je dois penſer du beau récit que Frontin m'a fait de votre fureur d'hier au ſoir. Ah ! Chevalier, je ne vous aurois pas cru capable d'un pareil procédé. J'ai chaſſé Marine à cauſe qu'elle n'étoit pas dans vos intérêts ; & je chaſſe Liſette parce qu'elle y eſt. Adieu, je ne veux de ma vie entendre parler de vous.

SCÉNE XIV.

LE MARQUIS, LE CHEVALIER, FRONTIN, LISETTE.

LE MARQUIS *riant.*

AH, ah, ma foi, Chevalier, tu me fais rire, ta conſternation me divertit, allons ſouper chez le traiteur, & paſſer la nuit à boire.

FRONTIN *au Chevalier.*

Vous ſuivrai-je, Monſieur ?

LE CHEVALIER *à Frontin.*

Non, je te donne ton congé ; ne t'offre jamais à mes yeux.

Le Marquis, & le Chevalier ſortent.

LA

SCÉNE XV.

LISETTE, FRONTIN.

LISETTE.

ET nous, Frontin, quel parti prendrons-nous?

FRONTIN.

J'en ai un à te propoſer: vive l'eſprit, mon enfant: je viens de payer d'audace, je n'ai point été fouillé.

LISETTE.

Tu as les billets?

FRONTIN.

J'en ai déja touché l'argent, il eſt en ſureté; j'ai quarante mille francs. Si ton ambition veut ſe borner à cette petite fortune, nous allons faire ſouche d'honnêtes gens.

LISETTE.

J'y conſens.

FRONTIN.

Voilà le régne de Monſieur Turcaret fini; le mien va commencer.

Fin du cinquieme & dernier Acte.

Digitized by Google

1408879